LA JUSTICE TRIOMPHE DU CRIME

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 95 cs

FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

OTO STUDIO PIAZ

La justice triomphe du crime

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

— Vous ne reprenez pas de cette crème au chocolat, Marie-Thérèse? Je croyais que vous goûtiez particulièrement cet entremets et celui-ci est spécialement réussi! fit le prince Alexis Dourkine en attachant sur sa femme, assise en face de lui, de l'autre côté de la table, le regard interrogateur de ses yeux gris bleu.

— Non, merci! répondit sèchement la princesse en repoussant son assiette.

Puis, s'adressant à Léonie, la femme de chambre, qui allait et venait par la coquette salle à manger au mobilier rustique, elle ajouta :

— Vous pouvez desservir et apporter le café au salon.

— Bien, madame! murmura la soubrette en se hâtant d'obéir.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. n° 260

— Vous n'avez presque rien mangé à midi, reprenait aimablement le prince.

— Je ne saurais vous faire le même reproche! Vous jouissez d'un appétit extraordinaire.

— Que voulez-vous, ma chère, c'est que je me porte bien! répliqua négligemment Dourkine en pelant avec des gestes précis d'artiste une poire fichée au bout de sa fourchette d'argent.

Tandis qu'il la savourait avec des mines gourmandes, Marie-Thérèse, la face dure, fermée, le contemplait, presque hostile. Léonie s'activait autour des époux, feignant de ne rien remarquer, mais glissant parfois de leur côté des regards furtifs, amusés. Une fois de plus, « le torchon brûlait » entre Madame et Monsieur... Vraiment, à les entendre se chamailler tout le temps, on n'eût point dit des jeunes mariés de six mois.

Il est vrai que Monsieur en prenait à son aise, passant hors du domicile conjugal la majeure partie de son temps. Au reste, il n'avait pas tout à fait tort, Madame n'étant pas douée d'un caractère particulièrement aimable.

— Ce qu'elle peut être jalouse! songeait encore Léonie. Je m'étonne qu'elle ne m'ait point encore flanquée à la porte, me trouvant trop bien pour la servir! Sans doute, à ses yeux je ne compte guère! Une domestique!... Je suis assurée que Monsieur n'est pas de son avis. L'autre jour, je l'ai surpris qui me suivait d'un regard qui en disait long et, si je voulais...

— Eh bien! ma fille, vous vous éternisez, je crois?... articulait à cet instant la princesse Dourkine sur un ton parfaitement désagréable. On dirait que vous dormez.

La femme de chambre balbutia d'inintelligibles explications auxquelles sa maîtresse ne prêta aucune attention. Puis elle s'éclipsa prestement, regagnant l'office où le valet de chambre du prince, le chauffeur, la cuisinière commençaient à déjeuner.

— Nous ne vous avons point attendue, mademoiselle

Léonie! fit galamment Bertin, le chauffeur, car il est près de deux heures et le patron m'a dit de tenir la voiture prête pour la demie.

— Vous avez bien fait. Je vous aurai vite rattrapés. Caroline, poursuivit la femme de chambre, s'adressant à la cuisinière, grosse femme à la mine placide, le café est-il passé ?

— Presque. Encore une seconde !

— Ah ! grouillez-vous, ma petite ! Madame est encore d'une humeur massacrante et je n'ai pas envie de me faire attraper une fois de plus. Je me demande ce qu'elle a à être toujours en train de grogner !

— Ce n'est pas difficile à deviner, cependant! intervint Gaston, le valet de chambre, tout en picorant délicatement des hors-d'œuvre. Monsieur mène une vie de bâton de chaise, et dame! comme Madame en pince sérieusement, elle la trouve mauvaise. Mettez-vous à sa place !

— Si j'y étais, j'agirais tout autrement. Ce n'est pas en accablant Monsieur de scènes et de reproches qu'elle le ramènera à la raison. Il est bel homme, Monsieur, et les occasions ne lui manquent pas. Alors, il fait l'indifférent !

— Je me demande comment vous vous y prendriez, vous!... ricana Gaston. Le prince Dourkine n'est pas de ces maris qui se laissent mettre sous cloche !

— Avec cela!... Si jamais j'ai un homme à moi, je vous garantis qu'il ne me trompera guère.

— Peut-on connaître votre secret ? plaisanta la cuisinière.

— Pas la peine que je vous le confie : vous ne sauriez pas vous en servir ! fit Léonie piquée.

— J'ignore votre méthode, mademoiselle Léonie, intervint le chauffeur Bertin qui faisait un doigt de cour à la soubrette. Mais si j'avais l'avantage d'être au mieux avec une femme comme vous, les autres ne me diraient pas grand'chose !

— Voilà ce que j'appellerai une proposition honnête et non déguisée, ricana Gaston, amer.

— Allons, Caroline, le café!... Sinon je vais me

faire secouer et d'importance! coupa Léonie, peu soucieuse de prolonger cette conversation.

Sur ce, empoignant le plateau que la cuisinière avait préparé, elle fila prestement, non sans décocher à Bertin le plus aimable de ses sourires.

Quelques minutes plus tard, elle était de retour et, tout en se laissant tomber sur la chaise placée devant son assiette, elle s'exclama :

— Ah! mes enfants, ça barde!... Qu'est-ce qu'il est en train de prendre pour son rhume, le prince!...

— En vérité ? fit Bertin, intéressé.

— Ah! ne m'en parlez pas! Quand je suis entrée avec le café au petit salon, ça commençait! Madame lui reprochait d'être rentré cette nuit à deux heures pour ressortir ce matin à neuf, et cela sur un ton... je ne vous en dis pas plus, vous la connaissez !

— Pour sûr! approuva Caroline en chargeant son assiette d'une large tranche de rosbif saignant.

— Tenez, mademoiselle Léonie, je vous recommande ces maquereaux au vin blanc. Ils sont délicieux, faisait Bertin d'un air entendu.

— Merci, vous êtes bien gentil de vous occuper de moi.

— Mais je le fais avec plaisir, mademoiselle Léonie!

— Entre nous, je me demande ce que le patron peut bien fabriquer dehors... Sûrement, il doit avoir une liaison! avançait Gaston en mâchonnant une feuille de salade. Vous devez être au courant, vous, Bertin, puisque vous vous baladez tout le temps avec lui !

— Ma foi, non ! Le prince Dourkine ne me fait pas de confidences. Quand il monte dans une maison, je reste dehors à l'attendre dans la voiture.

— Cependant, vous devez remarquer s'il va de préférence chez telle ou telle personne !...

— Mon cher, coupa le chauffeur avec importance, dans notre métier, il faut savoir tout voir et ne rien dire... Je vous le répète, j'ignore les secrets du patron. En tout cas, si je les connaissais, je saurais les garder pour moi.

— Bon, bon, comme vous voudrez! répliqua Gaston en haussant les épaules.

— Et cela pour plusieurs raisons! poursuivait Bertin. D'abord, parce qu'il y a le secret professionnel; ensuite, parce que, pour rien au monde, je ne voudrais compromettre une femme! acheva-t-il, tourné vers Léonie dont il quêtait un sourire approbateur.

Celui-ci vint à propos pour le récompenser; même, la soubrette déclara avec conviction :

— C'est très chic, cela, monsieur Bertin! J'aime les hommes comme vous. Un peu vieux jeu, peut-être, mais au moins on est sûre que ce ne sont point des goujats !

— De mieux en mieux ! Vous êtes faits pour vous entendre ! sourit le valet de chambre.

— Ça vous gêne ? attaqua Léonie, agressive.

— Pas le moins du monde, ma chère !

— C'est heureux, car s'il en était autrement, ce serait le même prix. Monsieur Bertin, voulez-vous me passer les petits pois ?

— Mais certainement, mademoiselle Léonie !

— Maintenant, racontez-nous des histoires, vous en savez de si drôles!... On ne va pas manger en se regardant le blanc de l'œil ou en se chipotant. Ça, c'est bon pour Monsieur et Madame.

— Ecoutez! appelait Caroline, debout au seuil de la pièce et tendant l'oreille vers un couloir voisin. Ça chauffe au salon! J'entends Madame crier d'ici.

— Qu'elle passe ses nerfs sur son mari, ça vaudra mieux que sur nous! décréta Léonie. Vous savez, je me fiche pas mal de ce qu'elle peut lui raconter. Vous pouvez écouter si ça vous amuse, moi je préfère une histoire, monsieur Bertin, conclut-elle en rapprochant sa chaise de celle du chauffeur, visiblement flatté.

La cuisinière ne se trompait point. Une de ces scènes violentes, qui si fréquemment éclataient dans le ménage des Dourkine, avait lieu présentement. Le prince avait bien tenté de l'éviter en ne répondant que par monosyllabes aux remarques aigres-douces de son épouse; mais celle-ci ne s'était pas tenue pour battue

et, comprenant qu'elle ne prendrait point son interlocuteur en défaut, elle avait attaqué résolument :

— Mon cher, je me demande à quoi vous pouvez bien occuper votre temps ? Vous n'êtes jamais près de moi...

Dourkine, qui portait à ses lèvres rouges comme celles d'une femme sa petite tasse de porcelaine de Chine emplie d'un café odorant, s'arrêta, levant la tête; c'était un fort beau garçon, grand, mince, suprêmement élégant, ainsi que savent l'être les Slaves.

Son visage délicat de blond exprimait une surprise parfaitement jouée.

— Mais, ma chère amie, je mène l'existence de tous les hommes de notre monde, et je m'étonne...

— Qu'avez-vous fait cette nuit ? Vous êtes rentré à deux heures passées. Je vous ai parfaitement entendu vous glisser dans votre chambre en dépit des précautions que vous preniez.

La voix de Marie-Thérèse se faisait âpre. Son beau visage avait perdu sa gravité de Junon et se convulsait sous l'empire d'une rage intérieure. Ses yeux bleus avaient des reflets d'acier cependant qu'une ride profonde, entêtée, creusait son front étroit, encadré de boucles brunes.

— C'est un interrogatoire, à ce que je vois! murmura paisiblement Alexis en reposant sa tasse.

— Si vous voulez !

— C'est que je n'aime guère cela. Voyez-vous, je n'ai pas été habitué à supporter une censure. Là-bas, en Russie, les gens de notre monde comprennent différemment les obligations conjugales.

— Vous n'êtes plus en Russie, mais en France, à Paris! Si je vous ai épousé, c'est pour vivre avec vous et non point pour passer mon existence à vous attendre constamment.

— Vous avez bien tort! Il faut vous occuper, vous distraire... Vous avez des amis, des relations...

— Ceci ne m'intéresse guère ! Je vous renouvelle ma question... Qu'avez-vous fait de votre soirée d'hier?

— Ma chère! fit Alexis Dourkine en se levant avec

ennui, vous allez, une fois de plus, me faire une scène, ce qui m'est parfaitement désagréable, je vous en avertis.

— Alors, conduisez-vous différemment.

— Que diable, je ne puis passer ces jours à vos pieds, à vous répéter que je vous aime! ironisa-t-il.

— Pourquoi pas? Cette occupation en vaut bien une autre. Je vous préférerais à mes pieds plutôt qu'à ceux d'une rivale.

— Vous êtes d'une jalousie déplorable! Vous empoisonnez notre existence qui pourrait être si agréable!

— C'est votre faute... Si vous ne me fournissiez point de motifs...

Ils étaient face à face, se considérant avec des regards hostiles. Ainsi, ils étaient plus semblables à des adversaires qu'à des amoureux. Et pourtant leur union, qui ne datait point d'une année, était un mariage d'amour!

— Ma chère Marie-Thérèse, si je vous aimais moins, vous finiriez par me faire regretter d'avoir fait de vous la princesse Dourkine!...

— En vérité? s'exclama-t-elle avec un rire strident. Est-ce bien par amour que vous m'avez donné votre nom? Il est des moments où j'en doute!

— Je ne vois pas très bien quel motif...

— Pas d'hypocrisie entre nous, mon cher, ceci n'a point cours. Allez, je vous connais plus que vous ne l'imaginez.

— Tant mieux, car alors vous devez savoir que mon cœur...

— Votre cœur... Je me demande parfois si vous en avez un.

— Si vous en êtes là... Je pensais cependant vous avoir prouvé ma tendresse...

— Parce que vous m'avez fait la cour alors que j'étais encore M^me^ Véron? Qu'est-ce que cela prouve?... Nous habitions alors la province. Vous vous ennuyiez et, comme je ne suis point laide...

— Vous êtes charmante quand vous voulez, Marie-Thérèse! fit-il avec une pointe d'ironie.

— De mon côté, je ne m'amusais guère auprès de mon premier mari, un brave homme, certes, mais lourdaud, un peu vulgaire... si bien que je ne vous résistai guère... Vous êtes un séducteur né, Alexis ! acheva-t-elle avec, dans la voix, quelque chose qui ressemblait à de la rancune.

— Merci pour ce compliment ! fit-il en s'inclinant, moqueur.

— Sur ces entrefaites, je devins veuve et vous m'avez épousée dans les délais légaux. Mais ceci n'établit rien en faveur de vos sentiments. J'étais riche et vous à peu près ruiné.

— Si nous entamons la question d'argent, ma chère... Je croyais vous avoir déjà dit que ce genre de conversation m'était particulièrement désagréable! coupa-t-il sèchement avec, dans les yeux, une lueur mauvaise.

— Naturellement... Il ne vous plaît point d'imaginer que je puisse lire clairement dans votre jeu.

— Dans mon jeu? Vous avez de ces expresisons...

— Eh! oui, mon cher. A présent, je suis à peu près convaincue que vous m'avez épousée pour mon argent! Plus d'une fois vous avez dû le regretter!

— Peut-être... quand vous vous montrez jalouse. acariâtre comme aujourd'hui...

— Votre aveu ne m'apprend rien. Je note seulement un éclair de franchise, ce qui est assez rare de votre part.

— Continuez puisque vous semblez y tenir, fit-il en haussant les épaules et en allumant une cigarette, comme un homme qui a renoncé à endiguer le torrent des reproches prévus.

— Si j'avais été pauvre, vous m'auriez tourné les talons avec une parfaite désinvolture.

— A vous entendre, on croirait que vous m'avez apporté une fortune considérable !

— Elle l'est, à côté de ce que vous possédez !

— Parlons-en, de votre fortune! poursuivait-il avec amertume, en personnage ulcéré. A en croire M. Vé-

ron et vous-même, la fortune de celui-ci se montait pour le moins à quatre ou cinq millions. Lorsque ma qualité d'époux me permit de me rendre un compte exact des choses, je puis constater que tout cela était exagéré des deux tiers, pour le moins. Durant les derniers mois de sa vie, M. Véron avait spéculé de façon malheureuse, grevant pour cela ses propriétés de lourdes hypothèques. Son portefeuille ne contenait plus que des valeurs de pieds humides. Si la mort n'était point venue mettre un terme à ses opérations, c'était la ruine avant deux ans!... Il vous a à peine laissé dix-huit cent mille francs et, comme de votre chef personnel, vous ne possédiez pas grand'chose, vous êtes donc mal venue de m'accuser d'avoir contracté un mariage d'argent! Si telles avaient été mes intentions, je pourrais m'estimer dupé !

— C'est sans doute ce que vous pensez !

— Je ne prendrai même pas la peine de vous répondre, trancha-t-il, excédé.

— Ces dix-huit cent mille francs dont vous parlez avec tant de dédain, nous permettent de vivre... Je me demande ce que vous seriez devenu sans eux.

— Je me serais débrouillé, décréta-t-il avec assurance.

— Je ne vois pas trop comment. Des débris de la fortune que votre père sauva de la Révolution russe, il ne vous restait guère qu'une quarantaine de mille francs... On est prodigue, chez les princes Dourkine!

— Je le reconnais volontiers Jamais nous n'avons su compter comme les petites gens Je me bornerai simplement à vous rappeler que, si ce que vous nommez mes prodigalités m'ont considérablement appauvri, c'est votre premier mari, M. Véron, qui acheva de consommer ma ruine !...

« Il m'assurait que les fonds dont je disposais encore, bien placés, pouvaient me valoir mon indépendance. Il semblait si sûr de son fait... de votre côté vous le considériez comme un homme d'affaires si expérimenté, que j'eus le tort de vous écouter, l'un et l'autre... En une ultime spéculation, véritablement

déplorable, M. Véron me fit perdre les trois quarts de mon avoir...

« Il n'est donc pas très charitable de votre part de me reprocher ma pauvreté car, enfin, celle-ci est votre œuvre, dans une certaine mesure...

La voix d'Alexis Dourkine se faisait âpre. On sentait que c'était là une blessure qui demeurait vivace en lui. Sa rancune se capitalisait certainement.

— En un mot, vous êtes ma victime! Dites-le donc tout de suite! s'exclama Marie-Thérèse en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

— J'affirme simplement, ce qui est vrai, que ma déconfiture finale fut votre œuvre et celle de M. Véron, pas davantage. Je ne récrimine point, cela ne m'avancerait pas à grand'chose! répliqua-t-il sèchement. Sur ce, ma chère, si vous n'avez pas d'autre communication à me faire, permettez-moi de prendre congé car des amis m'attendent! acheva-t-il en consultant la montre de platine qu'un mince bracelet de même métal maintenait à son poignet.

— Vous sortez encore?

— Oh! assurément! Ainsi, je vous éviterai la peine de me dire des choses désagréables! riposta-t-il en gagnant la porte.

Elle eut un cri de colère que masqua en partie le lourd fracas d'un autobus passant sous les fenêtres et dévalant la rue de Courcelles à toute vitesse.

— Alexis, je ne veux pas...

— Vous dites? fit-il avec hauteur en se retournant à demi.

Elle était devant lui, livide, ses yeux bleus devenus presque noirs, et ce fut d'une voix sifflante qu'elle articula :

— J'en ai assez, oui, j'en ai assez!... Une pareille existence ne saurait continuer! Puisqu'à Paris, vous trouvez tant de distractions, que vous n'êtes jamais ici, eh bien! dès demain, nous retournerons là-bas, chez moi, à Seyssac. Là, au moins, vous serez bien obligé de demeurer...

— Vous ne parlez pas sérieusement ? fit-il avec colère.

— Si fait! Donc, vous voilà prévenu... Nous prendrons le rapide qui quitte la gare d'Orsay à vingt heures quatre, à destination de Bayonne.

— Et si je refuse de vous suivre ? de me prêter à cette inqualifiable fantaisie ?...

— Alors, mon cher, vous vous débrouillerez ici comme vous l'entendrez... Vous n'aurez plus un sou de moi...

— Ceci est un ignoble chantage !

— Si vous voulez ! En tout cas, je me défends comme je peux. Il ne fallait point m'y obliger. Vous viendrez à Seyssac avec moi ou bien vous vous ferez danseur dans quelque établissement de nuit, à moins que ce ne soit chauffeur de taxi. A votre choix! Ce sont les seules professions que vous soyez capable d'exercer et qui vous permettent de gagner honorablement votre vie !

— Marie-Thérèse, je vous avertis que...

Mais elle était exaspérée et refusait de rien entendre; déjà, elle s'élançait vers la porte conduisant à sa chambre à coucher en criant :

— Oui, je partirai demain... demain ! J'en ai assez, assez !...

Le battant claqua sur ses talons avec une telle violence que les tableaux pendus aux murs tremblèrent et que le timbre de la pendule mit une vibration argentine Une seconde, le prince Dourkine demeura là, ahuri, stupéfait, les poings serrés, ne parvenant pas à dominer la rage folle qui le secouait tout entier.

A la fin, il saisit une statuette de porcelaine placée sur une console et la lança contre le mur où elle s'écrasa, cependant qu'un ignoble juron, digne d'un charretier, jaillissait de ses lèvres.

CHAPITRE II

Mai s'achevait, mettant chaque jour des verdures nouvelles aux branches des arbres du parc de Seyssac. Le domaine était vaste, le château en pierre et brique, commode et confortable. Au loin, les collines bordant le cours de l'Adour fermaient l'horizon de leurs molles ondulations.

Un soleil digne de l'été flambait dans le ciel d'un bleu profond que ne tachait aucun nuage. Au dehors, la chaleur était accablante mais, dans le salon aux grises boiseries trianon, l'atmosphère demeurait fraîche grâce aux stores de paille tendus devant les fenêtres.

Assise dans une profonde bergère, Marie-Thérèse, vêtue d'une robe claire, qui, en la faisant paraître plus brune, mettait en valeur sa peau blanche, brodait avec application, cependant qu'Alexis, assis devant un guéridon, feuilletait avec ennui un magazine sportif tout en fumant son éternelle cigarette.

Conformément à la décision de la jeune femme, le couple avait regagné Seyssac, trois mois auparavant, et, depuis, il y menait une existence claustrale, ne recevant point, ne rendant pas de visites. Dompté, le prince avait dû céder; mais sa défaite aggravait singulièrement sa rancune. Entre les époux, les scènes étaient quasi quotidiennes.

On se disputait pour des riens, sous le moindre prétexte. Des réconciliations suivaient qui les jetaient aux bras l'un de l'autre, en des étreintes brutales comme des prises de lutte.

Pourtant, il semblait que, depuis quelques jours, le prince Dourkine fût moins nerveux, moins amer. Il avait pour sa femme des prévenances, comme en leurs plus beaux jours, se montrant tendre, empressé.

Marie-Thérèse, qui n'y était plus habituée, s'en

étonnait, se demandant ce que cela pouvait bien cacher.

— Sans doute songe-t-il à me proposer d'aller passer le mois de juin à Paris puis l'été à Deauville! se répétait-elle. En ce cas, il a tort ! Nous sommes ici et nous y resterons.

Sa victoire la gonflait tout à la fois d'orgueil et de rancune. Elle était satisfaite d'avoir vu Alexis céder et lui en voulait, se disant que, s'il avait eu de l'argent, il l'eût laissée partir et ne l'eût point suivie.

Les instants de bonheur de la jeune femme s'en trouvaient empoisonnés. Pourtant, lorsqu'elle voyait Dourkine doux, affectueux, lorsqu'elle sentait son regard caressant posé sur elle comme en ce moment, elle se reprenait à espérer.

— Je n'ai que vingt-six ans et suis belle, désirable ! Loin des tentations de Paris, il m'apprécie mieux ! se disait-elle. Je vais donc pouvoir le reprendre, le conquérir à nouveau et cette fois, je ne le perdrai plus, j'en fais le serment !...

La voix chantante d'Alexis l'arracha à sa méditation.

— A quoi pensez-vous, ma belle Thérésy?... murmura-t-il. Vous avez l'air bien grave...

— Non, je savoure simplement notre tranquillité. Je me sens si bien, ici !...

— Le fait est... convint-il, sans la moindre arrière-pensée apparente.

Il se levait et, de sa démarche souple, un peu féline, venait s'accouder au siège de la jeune femme. Une seconde, elle sentit son regard peser sur sa nuque puis, comme elle ne détournait point la tête, Alexis, se courbant davantage, effleura le cou blanc qui s'offrait d'un baiser qui la laissa toute frissonnante.

— Oh! mon ami... fit-elle en tentant de se reprendre.

Mais il insistait, multipliant les caresses, égrenant d'autres baisers dans ses cheveux, derrière l'oreille minuscule. Sa main longue, aristocratique, enserrait le buste aux formes pleines, cependant qu'à mi-voix il lui murmurait de doux propos d'amour.

— Non, non, soyez sage, Alexis! Léonie peut en-

trer d'un instant à l'autre. Et puis, je me sens quelque peu lasse... Cette nuit, par votre faute, je ne me suis endormie qu'au grand jour...

— Allez-vous donc me le reprocher? fit-il dans un sourire.

— Oh! certes non! Ce serait de l'ingratitude et bien mal reconnaître votre tendresse.

Comme elle s'était renversée légèrement, il chercha sa bouche pour un baiser; mais rapide, elle lui échappa, mettant entre eux toute la largeur du salon.

- Ah! non! je vous le répète, assez de folies, tout au moins pour l'instant! protesta-t-elle avec un beau rire de gorge.

— Comme vous voudrez! se résigna-t-il, se rapprochant d'une fenêtre dont il écarta le store pour jeter un coup d'œil au dehors.

Le soleil, qui commençait à descendre sur l'horizon, n'incendiait plus autant le paysage de sa splendeur. Une brise venue de la mer soufflait doucement, rafraîchissant l'atmosphère.

— Si nous sortions en auto pour aller prendre l'apéritif à Bayonne ? proposa-t-il.

— Ma foi non, il fait encore trop chaud !

— Pourtant, il va être six heures... Que voulez-vous que nous fassions jusqu'au dîner ?

— Je ne sais... Lisez... Promenez-vous à pied dans le parc !

— Je ne déteste rien tant que d'avoir la peau moite et les souliers poussiéreux ! s'exclama-t-il avec une moue de dégoût. Mais vous avez raison, vous me donnez une idée. Je vais monter à cheval et gagner les rives de l'Adour... Il doit faire bon à galoper à travers la grande lande.

Sans plus attendre, il pressait un bouton d'ivoire, ce qui fit apparaître Gaston, son valet de chambre.

— Dites qu'on me selle « Fanfare » et venez m'aider à m'habiller, jeta le prince.

Puis, revenant à Marie-Thérèse qui avait regagné son fauteuil :

— Que ne venez-vous avec moi ?

— Cela ne me tente guère... Je me sens toute alanguie.

— En ce cas, à tout à l'heure !

Et, galamment, il s'inclina sur le beau bras sortant de la manche courte, y déposant le plus ardent des baisers.

— A bientôt... Je serai de retour pour sept heures.

— C'est cela... Ne vous fatiguez pas trop! recommanda-t-elle, très tendre.

Il ne lui répondit que par un sourire et gagna son appartement. Quelques minutes plus tard, il enfourchait « Fanfare », une grande jument alezane qu'un palefrenier tenait en main et, de loin, Marie-Thérèse perçut l'éclatement des sabots de l'animal sur le pavé de la cour des communs.

— Il a raison... l'exercice lui est salutaire... sourit-elle. Cela vaut mieux pour lui que d'aller passer ses après-midi au cercle ou chez des théâtreuses, comme il le faisait à Paris!

Une fois de plus, elle s'applaudissait de sa détermination. Doucement, sans y prendre garde, elle se laissa aller à faire des rêves, reconstruisant par la pensée tout un bonheur capable d'emplir leur avenir.

Pendant ce temps, le prince Dourkine avait gagné l'avenue qui, à travers le parc, menait vers la grand'-route. Là, au lieu de tourner à droite en direction de la lande et du fleuve, il prit en face un sentier filant à travers bois.

Le sol, couvert d'un épais tapis d'aiguilles de pin tombées des arbres voisins, étouffait le bruit des pas de son cheval. Vers la gauche, on percevait le chant d'un résinier qui s'éloignait, regagnant sans doute le village proche.

Tout en maintenant sa bête au pas, Alexis Dourkine se dressait parfois sur ses étriers afin de jeter un regard perçant entre les troncs. Enfin, il arriva à la lisière de la forêt, que longeait un chemin peu fréquenté.

En face se dressait une haie haute et touffue que dominait le toit de tuiles rousses d'une grande maison

carrée se dressant à l'extrémité d'un vaste jardin. Puis c'étaient les habitations du petit village de Mucillac groupées autour de leur clocher rustique.

Le prince consulta sa montre :

— Six heures un quart! Rosine ne saurait tarder... Elle devrait même être là car je suis en retard... murmura-t-il tout en mettant pied à terre et en attachant sa jument à une branche basse.

L'animal semblait familiarisé avec cette manœuvre car, de lui-même, il était venu se ranger près de l'arbre choisi. En cet endroit, le sol piétiné gardait la trace de ses sabots, prouvant ainsi que « Fanfare » y faisait de longues pauses.

Maintenant, Alexis revenait vers le chemin. Presqu'aussitôt, un grincement de gonds rouillés, puis le claquement d'une barrière qu'on referme retentirent dans le grand silence.

Une mince et svelte silhouette féminine apparaissait, franchissant un portillon percé dans la haie. En deux bonds, elle eût traversé le chemin, se jetant sous les couverts, et Alexis, qui accourait, la reçut dans ses bras.

— Ma chérie!... Enfin, vous voici... Je commençais à désespérer!

Les lèvres de Dourkine bâillonnaient une bouche rouge meublée de dents fines et blanches; une taille ronde pliait sous son bras et son regard pouvait contempler tout à loisir une physionomie juvénile aux traits fins, délicats, qu'éclairaient deux grands yeux brillants de lueurs mordorées.

— Ce n'est pas ma faute... protesta enfin la jeune fille en se dégageant. Mon père est sorti plus tard pour visiter ses vignes... Il a fait si chaud, ce tantôt!...

— Au moins, avez-vous pensé à moi? reprenait Dourkine tout en guidant sa compagne vers une souche tombée qui s'offrait ainsi qu'un banc rustique.

— C'est mal d'en douter! Vous savez bien que je ne pense qu'à vous, Alexis! Que je le veuille ou non, votre image est toujours présente devant mes yeux,

répondit la jeune fille, tandis qu'un flot de sang rose empourprait ses joues ordinairement pâles.

— Ma bien-aimée!...

Rosine Hertang venait d'atteindre sa vingtième année. Son père, Anselme Hertang, comptait parmi les plus riches propriétaires du canton. C'était un homme rude, un paysan à peine dégrossi qui vivait uniquement pour ses terres dont il ne sortait que rarement.

La mère de Rosine était morte quelques années après sa naissance et la jeune fille avait grandi en une maison que l'absence de la défunte laissait froide et comme sans âme.

Certes, Anselme Hertang avait élevé de son mieux cette fille unique qu'il chérissait à sa manière, l'envoyant suivre les cours du meilleur pensionnat de Bayonne, puis de Bordeaux, où elle avait terminé ses études; mais c'était un homme taciturne, qui ne se livrait point volontiers, éprouvant une sorte de pudeur à exprimer ses sentiments.

Et puis, entre Rosine et lui, leurs natures si dissemblables avaient, sans qu'ils le voulussent, creusé un fossé que rien ne pourrait jamais combler!

De sa mère, Rosine tenait une nature douce et tendre, volontiers expansive, un esprit fin et délicat, épris de belles choses, une imagination vive, passionnée. Son éducation avait fait d'elle une demoiselle cependant que son père demeurait le rude paysan qu'il avait toujours été.

A présent, il n'y avait plus rien de commun entre eux et, à Mucillac où elle était rentrée l'année précédente, Rosine s'ennuyait à mourir!

Elle dirigeait de son mieux la maison paternelle, jouissait de l'estime générale; mais, au village, elle n'avait trouvé que des gens simples, incapables de la comprendre, de l'apprécier.

Ses petites camarades d'enfance, filles de métayers ou de vignerons, ne pouvaient être des amies pour elle. Quant aux jeunes gens qu'on recevait chez le père Hertang, plusieurs avaient sollicité sa main,

charmés par sa grâce très réelle, la douceur de son sourire qui reflétait si bien son âme.

Volontiers, son père eût donné son consentement à l'une de ces unions. Fermement, Rosine avait dit non et, comme le vieux Hertang s'étonnait de voir refuser des partis qu'il jugeait fort convenables, sa fille, en quelques mots, avait essayé de lui faire comprendre son point de vue.

— Je n'épouserai qu'un homme que j'aimerai. Or, il m'est impossible de m'éprendre de Narcisse Piedchaud ou de Kléber Valensac!

— Et pourquoi cela? avait-il grommelé en écarquillant les yeux. Ce sont de beaux gars, à la vérité, et qui ont du bien.

— La chose est fort possible, père, mais enfin, regardez-moi et dites si nous constituerions un couple bien assorti?...

— Je ne vois pas...

— Alors, permettez-moi de continuer. Tenez, un détail vous éclairera... L'autre jour, vous avez retenu Kléber Valensac à dîner... Eh bien! je l'observais tandis qu'il mangeait, les coudes sur la table, lappant sa soupe à la façon d'un chien... Puis il s'est curé les ongles avec la pointe de son couteau de poche.

— Ah!

— Eh bien! père, je vous le demande en toute sincérité, m'avez-vous vu faire de pareilles choses ? Vous souriez presque d'un air amusé... C'est donc que vous ne me concevez point ainsi !

— Cette bonne blague! Il faudrait beau voir que tu aies des façons pareilles... tu es une demoiselle; sans reproche, la chose m'a coûté assez cher!

— Vous venez de lâcher le grand mot, celui qui place la question sous son véritable jour, et j'en suis fort aise, père... Vous avez fait de moi une demoiselle, me donnant des goûts, des aspirations allant avec mon éducation... Ce n'est pas ma faute mais c'est ainsi, L'homme qui sera mon époux doit avoir la même éducation que moi, appartenir à un milieu social

identique, de façon à ce que nos goûts, nos gestes, nos manières de penser même ne se heurtent point.

Le vieux n'avait point répondu, hochant sa tête grise au visage tanné par le grand air et où de multiples petites rides s'entrecroisaient, formant d'extraordinaires méandres.

Mais, à dater de ce jour, il n'avait plus accueilli chez lui les jeunes gens du village.

De ce côté donc, Rosine avait gagné la tranquillité; mais, nous l'avons dit, elle avait vingt ans. Son cœur était avide de tendresse, son esprit épris de romanesque.

Ses lectures ne constituaient qu'un médiocre palliatif au besoin d'aimer né en son cœur.

C'est sur ces entrefaites que le hasard avait mis sur son chemin le prince Alexis Dourkine.

Un dimanche, alors que les fidèles sortaient de l'église de Mucillac, le Russe était passé au volant de sa puissante auto que la foule, encombrant la place, contraignait à rouler à une allure modérée. Il avait entrevu parmi tant d'autres cette jolie fille tout à la fois élégante et simple arrêtée sur la dernière marche du temple et, charmé par cette apparition, il avait souri.

Machinalement, Rosine avait fait de même car elle était trop troublée pour contrôler ses actes et pas assez rouée pour faire de la coquetterie.

La simple vue du prince l'avait bouleversée et elle était en proie à une exaltation qu'elle avait peine à dissimuler en regagnant la maison paternelle.

Deux jours plus tard, au bureau de poste du village, Rosine avait retrouvé Alexis venu jeter son courrier à la boîte. Il l'avait saluée, on s'était souri à nouveau, puis un échange de banalités avait suivi.

Ce qui devait arriver était survenu. Maintenant c'était une habitude prise : on se retrouvait chaque jour, à la lisière des bois, derrière chez le père Hertang, et les heures que Rosine passait là étaient bien les meilleures qu'elle eût jamais connues.

Elle se laissait griser par les mots d'amour que

le prince Dourkine murmurait à son oreille, elle s'abandonnait sans plus réfléchir à l'espèce de vertige qui l'emportait.

Pour Alexis, il était sincère lorsqu'il murmurait :

— Rosine, je vous aime !

En effet, pour ce séducteur né, ainsi que le qualifiait Marie-Thérèse, toute passion nouvelle éclipsait les précédentes, les annihilant en quelque sorte dans son souvenir. La seule femme qu'il pût vraiment chérir était celle qui ne lui avait point encore appartenu.

Voilà pourquoi, à Seyssac, Marie-Thérèse le trouvait plus raisonnable. C'est qu'il avait trouvé un dérivatif à son ennui. Afin d'endormir la jalousie de son épouse, Alexis se faisait plus tendre, plus câlin, poussant même le machiavélisme jusqu'à lui offrir de l'accompagner dans ses promenades, ainsi qu'il l'avait fait ce soir même.

De la sorte, il endormait les soupçons de la jalouse, gagnait sa liberté.

— Ah ! Rosine, ma chérie, disait-il de sa voix basse et chantante, tout en caressant les mains qu'elle lui abandonnait, si vous saviez combien j'étais malheureux en imaginant que vous ne viendriez peut-être point ce soir...

— Et moi donc! Je comptais les minutes! avouait-elle avec une charmante ingénuité.

— A présent, passer une seule journée sans vous voir, sans jouir de la splendeur de votre sourire, me serait impossible. Autant vouloir me priver du soleil, de l'air que je respire.

— Pourtant, il va falloir bientôt nous quitter ! soupira-t-elle, ravie et désolée.

— Hélas !

— Comme il serait bon de rentrer de compagnie en un logis qui serait nôtre, de faire la dînette l'un en face de l'autre; puis le soir, sous la lampe ou dans un bosquet du jardin, vous me parleriez d'amour, comme vous savez si bien le faire, mon grand, mon cher ami...

La jeune fille s'exprimait simplement, sans arrière-

pensée, disant ce qui eût été son rêve. Alexis, qui avait légèrement tressailli, l'observait, se demandant s'il n'y avait point là quelque calcul.

Avec les femmes, et particulièrement les ingénues, sait-on jamais !

Cependant, il fut vite rassuré car Rosine poursuivait, une ombre de tristesse emplissant ses beaux yeux :

— Malheureusement, vous êtes marié... Nous devons nous cacher pour nous aimer comme si nous commettions un crime !

— Je n'aime point ma femme... C'est vous que j'aime, que j'adore, Rosine, protesta-t-il, véhément.

De sa petite main, elle lui scella les lèvres :

— Vous n'avez pas le droit de dire de pareilles choses. Votre femme la princesse, doit être la première dans votre cœur.

Il eut un rire amer et désabusé.

— Il n'en est rien... Si vous connaissiez mieux ma vie...

« Rosine, je n'existe que par vous et pour vous... Quand je suis hors de votre chère présence, je me remémore notre dernier rendez-vous, j'escompte le prochain.

— Moi de même.

— C'est comme une fièvre qui me brûle le sang, au point que, par instants, je me sens devenir fou de désir, de regret... Rosine, c'est vous que j'aime, c'est vous que je veux! Il faut que vous soyez mienne.

Il l'avait attirée contre lui baisant furieusement sa bouche, l'étourdissant de ses déclarations. Elle tenta de protester, mais faiblement, car déjà elle ne s'appartenait plus.

Mais le grincement d'un chariot retentissait du côté du chemin; des voix s'élevaient, indiquant que des paysans rentraient à Mucillac.

Il se pouvait qu'on les aperçût; aussi, d'un même mouvement, les amants qui s'étaient levés précipitamment, s'enfoncèrent-ils de quelques pas dans l'épaisseur du bois.

Cette alerte avait rompu le charme et, tout en remettant en place ses boucles châtaines quelque peu dérangées, la jeune fille annonçait sur un ton mal assuré :

— Il me faut partir... A la maison, on s'étonnerait de ma longue absence.

— Soit! allez donc, mais vous reviendrez demain, à la même heure ?

Elle eut une courte hésitation; durant une seconde, leurs regards se rencontrèrent puis Rosine, détournant la tête, rougit en murmurant :

— Oui, je viendrai quoique je sache que ce soit mal. Mais il m'est impossible d'agir autrement.

Sur ce, elle s'enfuit, laissant Alexis ravi et triomphant car cet aveu révélait toute la faiblesse de la pauvre enfant.

CHAPITRE III

— Vous bâillez, mon cher, auriez-vous sommeil, par hasard ? Voilà qui serait curieux car il est à peine dix heures et, à Paris, vous ne vous couchiez jamais avant l'aube!... fit Marie-Thérèse en contemplant d'un regard ironique son mari qui, assis en face d'elle, au seuil d'un des grands salons donnant sur la terrasse de Seyssac, somnolait à demi au fond d'un vaste fauteuil.

C'était après le dîner que les deux époux avaient pris en tête à tête, comme d'habitude. Ils étaient venus là afin de jouir de la magnifique et printanière soirée qui s'offrait à eux.

— Ma foi oui, j'ai sommeil, je l'avoue ! riposta Alexis en riant. Que voulez-vous, ma chère, Seyssac m'a transformé... Le grand air qu'on y respire m'abat, me vide de toute énergie. Et puis, j'ai peu dormi la nuit dernière... ayant été vous rendre visite, si je m'en souviens bien...

— Vous n'allez point me reprocher de vous avoir gardé trop longtemps? fit Marie-Thérèse, amusée.

— A Dieu ne plaise! protesta-t-il galamment en effleurant d'un baiser son épaule que l'échancrure de la robe découvrait indiscrètement. Je vais me secouer, marcher un peu...

— Ne vous donnez point tant de peine. Moi aussi, je suis un peu lasse. Il est beaucoup plus simple de monter vous coucher.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'avoue que j'en serais heureux.

Quittant son fauteuil, il l'aidait à se lever et, passant un bras autour de sa taille souple, l'entraînait vers un couloir intérieur donnant dans le grand vestibule.

Là, appuyés l'un sur l'autre, ils gravirent l'escalier d'honneur mais, sur le palier du premier étage, ils firent une dernière halte pour un suprême baiser.

— Au revoir et dormez bien, sourit la princesse.

— C'est ce que je vais faire avec toute l'énergie dont je suis susceptible, répliqua-t-il sur le même ton. Ma parole, je suis comme ivre de sommeil.

— Alors, à demain! lança-t-elle, la main posée sur le bouton de la serrure actionnant la porte conduisant à son appartement particulier.

— Oui, à demain! répondit-il en agissant de même.

Les portes de leurs logis respectifs s'ouvraient à chaque extrémité du palier; mais par les salles de bains, les penderies, ils pouvaient facilement se rejoindre, et la chose leur arrivait fréquemment, Alexis multipliant les visites nocturnes chez Marie-Thérèse.

Une fois chez lui, le prince se dévêtit avec l'aide de Gaston, son valet de chambre; puis, comme celui-ci lui tendait son pyjama :

— Non, j'achèverai seul de me mettre au lit! Vous pouvez vous retirer, fit Dourkine, en congédiant le domestique.

Après son départ, il demeura l'oreille tendue, épiant les bruits qui lui arrivaient de chez Marie-Thérèse par le passage intérieur. La jeune femme se mettait au lit tout en bavardant avec Léonie, la camériste; enfin,

un claquement de porte annonça que celle-ci s'éloignait.

— Dix heures un quart! murmura Dourkine en consultant la pendule de bronze vert ornant la cheminée. C'est une grande heure à attendre. Enfin, je vais essayer de lire.

Enveloppé dans une longue robe de chambre de satin rubis à revers blanc, il s'établit dans un fauteuil, feuilletant négligemment un volume dont Marie-Thérèse lui avait recommandé la lecture. Mais il ne s'intéressait guère aux intrigues des autres, les siennes lui semblant seules mériter quelque intérêt. Bientôt, il rejeta le livre et, allumant une cigarette, s'enfonça davantage dans son siège.

Son oreille attentive surveillait les bruits familiers du château, montée des domestiques aux étages supérieurs, battements de portes, grincements de fenêtres.

Enfin, ce fut le calme complet; tout dans la vaste demeure semblait dormir.

Alexis Dourkine, qui avait mis sa lampe en veilleuse, demeurait néanmoins immobile, suivant d'un regard incertain les volutes de fumée bleuâtre de sa cigarette.

Enfin, les onze coups de l'heure sonnant au clocher de Mucillac lui arrivèrent, portés sur l'aile de la brise nocturne. La pendule de la cheminée lui répondit et, comme s'il n'attendait que ce signal, Alexis se dressa avec vivacité.

— Il est temps mais, auparavant, je vais m'assurer qu'elle dort, murmura-t-il.

Glissant sans bruit, ainsi qu'un fantôme, sur les semelles de feutre de ses chaussures d'appartement, il traversait la salle de bain, les penderies, gagnant ainsi la chambre de Marie-Thérèse, où une petite lampe voilée de rose dispensait une lumière adoucie.

A pas de loup, le prince s'approcha du lit, épiant le sommeil de la jeune femme qui reposait calmement, ses paupières longuement encillées de brun hermétiquement closes.

La respiration était régulière; Marie-Thérèse dormait, alanguie, sans pensées...

— Si elle s'éveillait, j'en serais quitte pour dire qu'une folle envie m'était venue de la contempler. songeait Alexis, un ironique sourire aux lèvres.

Mais rien de pareil ne se produisit et le prince s'esquiva comme il était venu. Rentré chez lui, il dépouilla sa robe de chambre, endossant rapidement un costume de sport, chaussant des souliers aux semelles caoutchoutées. Après quoi, ayant poussé le verrou défendant la porte intérieure, il sortit sur le palier, donnant un double tour de clef à cette issue.

Le grand escalier était plein d'ombre; sans éveiller un écho, en homme habitué à cette manœuvre, Dourkine le descendit lestement et, la minute d'après, ayant traversé la salle de billard, il sautait sur la terrasse par une fenêtre prudemment entr'ouverte.

Alors, il se dirigea vers les communs. Là, près des écuries, existait une remise où l'on rangeait les bicyclettes.

Alexis Dourkine prit la sienne et, la poussant par le guidon, se rendit à une petite porte peu éloignée percée dans le mur du parc, et dont il possédait la clef.

Il se mit en selle et, allégrement, s'enfonça dans la forêt que la nuit enveloppait de son ombre complice. Ce chemin lui était familier, ce n'était pas la première fois qu'il le parcourait à pareille heure, cela se voyait rien qu'à la façon dont il évitait soigneusement les grosses racines bossuant le sol, les fondrières creusées par la pluie d'hiver.

En quelques minutes, il atteignit le chemin conduisant à Mucillac.

Là-bas, à moins de cent mètres, le toit de la maison Hertang se profilait dans l'obscurité.

Dourkine, ayant constaté à sa montre qu'il était onze heures vingt-cinq, cacha sa bicyclette puis attendit; il ne devait point pauser longtemps. Presque aussitôt, une lumière qui s'éteignit et se ralluma par trois fois brilla à une fenêtre du premier étage de la maison Hertang.

En même temps, l'horloge de l'église sonnait la demie d'onze heures.

Sans hésiter, Dourkine, à l'aide d'un passe-partout, ouvrit le portillon qui, dans le jour, livrait passage à Rosine et, par le jardin enténébré, s'approcha de la demeure.

Un souffle, des yeux d'or brillant dans l'ombre, l'avertirent de l'approche du chien de garde; mais il avait su s'en faire un ami.

— Ici, Stop! Ici, mon bon chien! murmura-t-il en offrant un morceau de sucre que l'animal croqua voracement.

Le dogue aux talons, Alexis gagna la maison où tout semblait dormir. La fenêtre brillamment illuminée tout à l'heure s'était entr'ouverte et, à travers les doubles rideaux tirés, on ne percevait plus qu'un mince rai de clarté.

Le Russe ayant levé la tête entrevit une forme blanche accoudée à la barre d'appui.

— Bonsoir, chérie! lança-t-il d'une voix étouffée.

— Bonsoir, lui répondit Rosine.

Déjà, avec une agilcté remarquable, Dourkine, s'aidant d'un lierre tapissant la façade, montait vers l'aimée. Il eut tôt fait de la joindre et, franchissant la balustrade, se glissa dans la chambre.

Durant l'espace d'un éclair, les rideaux s'entr'ouvrirent et les amants apparurent en pleine clarté; Rosine, en blanc peignoir de nuit, s'était jetée au cou de Dourkine, balbutiant des mots où les remords, la joie qui était sienne, alternaient...

— C'est mal, ce que nous faisons là... Je trompe ainsi la confiance de mon père... Si le pauvre homme savait... Mais je t'aime tant, Alexis... Vivre sans toi me serait impossible! Notre amour est mon seul bien!

— Ma chérie, je t'adore! Ne songeons plus qu'à être heureux!

Il l'entraînait vers la couche toute proche et, derrière eux, les doubles rideaux retombèrent.

L'entrée du prince en la maison Hertang avait eu un témoin. Blottie derrière le tronc d'un gros chêne

situé presqu'en bordure du chemin, une femme était là, qui avait tout vu.

Sa pâleur, les ongles dont elle se griffait les paumes, attestaient sa fureur, sa rage impuissante.

Cette femme, c'était Marie-Thérèse!

Avertie par ce secret instinct qui rend les jaloux si intuitifs, la princesse n'avait point tardé à s'étonner du changement d'attitude survenu chez son mari. Celui-ci se montrait de plus en plus tendre et galant ainsi qu'aux premiers jours de leur mariage, ne semblant point lui garder rancune de sa séquestration à Seyssac, dont il paraissait avoir pris son parti.

Une telle attitude ne lui ressemblait guère; d'ordinaire, il savait se montrer plus rancunier.

Marie-Thérèse l'avait donc observé; à plusieurs reprises, elle avait surpris le regard ironique qu'il fixait sur elle, et ceci lui avait donné à réfléchir.

— On jugerait qu'il se moque de moi!

A présent, elle était sur ses gardes; bientôt, elle nota qu'Alexis lui rendait visite environ une nuit sur deux.

Enfin, un jour, elle avait constaté que la bicyclette dont le prince usait rarement était maculée de boue, bien qu'il eût seulement plu un peu avant l'aube.

Ce dernier fait datait de la surveille. Marie-Thérèse avait résolu de tirer la chose au clair.

Ce soir-là, lorsque le prince s'était glissé dans sa chambre, épiant son sommeil, elle ne dormait point. Aussitôt après son départ, elle avait sauté à bas de sa couche, et elle était derrière sa porte entr'ouverte, lorsqu'il avait traversé le palier.

— Ah! il sort!... Je saurai où il se rend! avait-elle murmuré en achevant de se vêtir.

A son tour, elle descendait les degrés. La lampe électrique dont le prince s'éclairait parfois la guidait suffisamment. Sur ses talons, elle avait traversé la salle de billard, puis gagné les communs.

Elle était à vingt pas derrière lui alors qu'il franchissait la petite porte de service, s'étant, elle aussi, munie de sa bicyclette.

Sans s'en douter, il l'avait conduite jusqu'au lieu du rendez-vous.

Maintenant qu'elle savait à quoi s'en tenir, Marie-Thérèse demeurait là, tombée sur les genoux, en proie à une colère qui n'avait d'égale que son désespoir.

Ainsi, cet homme, son mari, la trompait, lui préférant quelque paysanne de Mucillac!... Il pensait l'avoir jouée et se raillait d'elle par-dessus le marché. Ah! elle comprenait à présent l'ironie de ses regards. Toute son attitude lui devenait claire.

Son regain de tendresse n'était qu'une comédie destinée à la duper, à endormir sa défiance.

— Ah! le misérable! Mais je me vengerai... il peut en être certain! et terriblement encore! se promettait-elle, l'esprit perdu, la voix sifflante.

Durant quelques minutes, elle demeura là, en proie à un véritable accès de folie qui l'aurait poussée à toutes les extrémités. Pourtant, comme c'était une maîtresse femme, elle eut tôt fait de se ressaisir, d'autant que la surprise n'avait point été si considérable que cela!

Elle commença à raisonner, à se reprendre.

D'abord, il convenait de connaître le nom de la maîtresse de Dourkine.

Elevée à Seyssac, Marie-Thérèse connaissait admirablement la région, à travers laquelle elle avait maintes fois vagabondé. Chaque maison de Mucillac lui était familière. Aussi, ayant sauté sur le chemin eut-elle tôt fait de s'orienter.

Arrêtée devant la demeure en laquelle elle avait vu pénétrer Alexis, elle s'efforçait de se souvenir; mais la vision qu'elle avait eue du prince se découpant sur le fond éclairé de la chambre et serrant dans ses bras la femme qui l'y attendait, embrumait quelque peu ses souvenirs, troublant sa lucidité.

Brusquement, la lumière se fit en elle.

— Mais c'est le père Hertang, qui habite ici! La femme de tout à l'heure, c'est sa fille Rosine!... Oui, oui, je ne saurais m'y tromper. J'aurais dû deviner tout de suite...

Elle connaissait Rosine depuis l'enfance; elle se remémorait l'adorable fillette que, parfois, elle rencontrait par les chemins, puis la charmante jeune fille qu'en un certain dimanche, son père avait amenée à Seyssac, où il avait une affaire de fourrage à traiter avec le régisseur.

Ainsi, c'était cette petite aux airs candides et ingénus, qui recevait nuitamment le prince dans sa chambre! Ah! si le père Hertang savait!...

Un instant, Marie-Thérèse eut envie de gagner la grande rue du village sur laquelle s'ouvrait l'entrée principale du logis; elle y carillonnerait, donnerait l'alarme, jetterait au père Hertang, à la face de tous le déshonneur de sa fille.

Le vieux était violent, sujet à des colères terribles qui le faisaient redouter de ses voisins.

On verrait comment il prendrait la chose.

Par la pensée, Marie-Thérèse l'imaginait s'armant de son fusil et se ruant dans la chambre de la coupable, où il ferait justice.

— Oui, il les tuera... il les tuera! se répétait-elle avec une joie sauvage, cependant que ses yeux brillaient d'une flamme diabolique.

Empoignant sa bicyclette jetée derrière un buisson, elle se dirigeait déjà vers le chemin, lorsqu'une dernière lueur de raison l'immobilisa. Au bruit qu'elle ferait, Alexis, devinant ce qui se passait, se hâterait de filer comme il était venu. Le père Hertang ne le découvrirait point!

— Il faudrait que je puisse rester à surveiller ce côté... Non, non, mon projet est irréalisable! grondait Marie-Thérèse, les sourcils froncés, pétrissant le guidon de sa machine de sa main nerveuse.

Une seconde encore, elle demeura là, mordant la pulpe rouge de ses lèvres, piétinant d'impatience.

Mais la raison qui, déjà une fois, avait triomphé de sa colère, surmonta encore celle-ci.

Si elle voulait se venger, il fallait point agir à la légère; mais, bien au contraire, mûrer un projet, étudier un plan.

— Oh! vous ne perdrez rien pour attendre! gronda-t-elle, exaspérée, en tendant son petit poing fermé vers la fenêtre à présent obscure des amants. Patience, mon tour viendra!

Lestement, elle se mit en selle, et ce fut à petite vitesse que, par les bois, elle regagna Seyssac sans avoir fait la moindre rencontre.

Elle n'avait point peur, tout son esprit tendu n'ayant qu'une unique préoccupation : sa vengeance!

Elle voulait que celle-ci fût implacable, éclatante. Tout ce grand amour qu'elle avait voué à Alexis s'était brusquement mué en une de ces haines impitoyables qui ne pardonnent point, que rien ne saurait satisfaire.

Elle n'avait pas versé une larme; le temps était passé où elle pleurait de douleur, de jalousie, mordant son oreiller pour étouffer ses cris, ses plaintes.

A cette heure, des idées sanguinaires l'animaient seules; aucun regret en son cœur pour le bonheur détruit. Son intelligence travaillait, cherchant la vengeance dont elle rêvait.

Elle ne l'avait point encore trouvée lorsqu'elle réintégra Seyssac. Sa machine replacée au garage, elle gagna sa chambre et se mit au lit.

Là, les yeux grands ouverts sur les ténèbres, elle s'absorba en une profonde méditation qui la tint éveillée jusqu'au jour. Un peu avant l'aube, elle perçut des frôlements légers dans l'appartement voisin et sut ainsi qu'Alexis rentrait à son tour.

Un sourire haineux crispa sa lèvre et le regard qu'elle jeta vers la chambre du prince eût effrayé ce dernier s'il avait pu le surprendre.

Mais Alexis Dourkine était à cent lieues de soupçonner la vérité. Heureux, satisfait, il se mettait au lit en chantonnant et, quelques minutes plus tard, il glissait à un sommeil réparateur.

CHAPITRE IV

— Je crois que, ce soir encore, vous avez sommeil ou que, plutôt, vous faites semblant, articula posément Marie-Thérèse qui, son éternelle broderie aux doigts, se tenait assise dans le petit salon de Seyssac, en face de son mari.

C'était après le dîner, durant lequel Alexis Dourkine s'était montré plus gai qu'à l'ordinaire. Au reste, il en avait été de même durant toute cette journée, le Russe s'empressant galamment auprès de sa femme, selon la méthode qu'il avait adoptée depuis quelque temps.

La princesse n'avait point paru s'en apercevoir. Elle allait et venait, s'affairant à ses préoccupations familières, opposant un mutisme dont rien ne devait triompher, un visage indéchiffrable, aux plaisanteries, à l'attention de son compagnon.

Celui-ci, qui étouffait un discret bâillement, eut un léger sursaut en percevant les dernières paroles articulées par Mme Dourkine.

— Vous dites? s'exclama-t-il. Je ne comprends pas très bien!

— C'est pourtant très clair, expliqua-t-elle. Je prétends que, ce soir comme les précédents, vous affectez d'avoir sommeil afin de vous retirer au plus tôt dans votre chambre.

— Voilà où est votre erreur, ma chère. Je dors littéralement debout et vous prie de m'en excuser. Ce n'est vraiment pas ma faute : le climat de ce pays exerce sur mon organisme une influence soporifique!

— En vérité? fit-elle avec un sourire si dédaigneux qu'Alexis en rougit de colère.

Pourtant, la jeune femme n'avait pas élevé la voix, ainsi qu'elle le faisait d'habitude, lorsqu'ils se querellaient. Sa physionomie demeurait calme; c'est à

peine si les lèvres rouges se serraient un peu plus sur l'émail humide des dents blanches.

A ce détail, le prince connut que le temps était à l'orage, ainsi qu'il le proclamait volontiers. Néanmoins, l'attaque était si imprévue qu'il en restait quelque peu ahuri.

— Qu'a-t-elle encore?... Qu'est-ce qu'il lui prend? songeait-il. C'est donc cela qu'elle n'a pas prononcé dix paroles depuis ce matin? Le diable emporte les femmes qui ont mauvais caractère!...

Cependant, comme il ne se souciait point de se disputer, il reprit à voix haute, sur un ton conciliant :

— La vie de province me réussit un peu trop bien.

— Vous croyez? persifla-t-elle.

— Ecoutez, Marie-Thérèse, je ne suis pas très curieux de mon naturel, mais enfin, je voudrais bien savoir quelle mouche vous pique? Vous tenez à mon égard des propos parfaitement désobligeants et sur un ton...

— J'emploie celui qui convient et mes paroles ne font qu'exprimer ma pensée!

— Ce qui signifie?

— Que si voux bâillez, c'est probablement d'ennui... Ma compagnie n'ayant pour vous aucun attrait...

— Vous vous calomniez, ma chérie, protesta-t-il.

Il se levait, se rapprochant d'elle dans l'évidente intention de lui donner un baiser. D'un geste définitif, elle l'écarta, le clouant en quelque sorte sur place.

— Je vous dispense de vos galanteries... Vous pouvez me remercier, je vous évite ainsi une corvée qui doit vous être bien désagréable!

— Marie-Thérèse, c'est très méchant, ce que vous dites là! Je ne veux pas croire que vous le pensiez vraiment!

— C'est ce qui vous trompe!

— Mais enfin, que vous ai-je fait pour que vous me traitiez pareillement? se révolta-t-il, irrité et inquiet malgré tout, comme un homme qui ne se sent pas la conscience tranquille.

Il demeurait planté au beau milieu du petit salon, ne

sachant trop quelle contenance adopter, tant l'agression avait été inopinée, soudaine.

Marie-Thérèse, qui s'était remise paisiblement à sa broderie, riposta en levant à peine la tête :

— Ce que vous m'avez fait?... Est-il bien nécessaire que je vous le rappelle?

— Ah! certes! Si j'ai eu des torts envers vous... je croyais que vous les aviez oubliés, car enfin, depuis que nous sommes à Seyssac, je n'ai commis aucune faute!

— Menteur! lui lança-t-elle simplement.

— Oh! fit-il, suffoqué.

— Oui, menteur... Vous êtes fourbe, hypocrite, cela jusqu'à la moelle des os. C'est l'essence même de votre nature. Jamais je n'avais imaginé qu'il pût exister des âmes aussi basses, aussi viles que la vôtre.

Elle s'exprimait posément, en personne raisonnable, comme si les injures qu'elle lui prodiguait étaient choses toutes naturelles.

— Ma parole, vous devenez folle! s'écria-t-il en frappant du pied.

— Nullement! Je n'ai jamais été aussi lucide! C'est lorsque je vous parais de toutes les qualités, de toutes les vertus que je déraisonnais. Aujourd'hui, vous m'apparaissez tel que vous êtes... Tant pis si cela n'est point de votre goût!

— Ecoutez, Marie-Thérèse, je n'y perds vraiment! Si vous avez quelque chose à me reprocher, dites-le carrément ou plutôt non, je préfère rompre cet entretien absurde qui ne rime à rien, et me retirer chez moi. Demain, je l'espère, vous serez revenue à de meilleurs sentiments, et nous pourrons reprendre cette conversation.

Après avoir fait un tour par le salon, il se dirigeait vers la porte. Un mot de la jeune femme lui fit exécuter une brusque volte-face :

— Restez, je vous prie! Vous ne vous esquiverez point, je vous en avertis.

Une menace avait passé dans sa voix, et ce fut en fronçant le sourcil que Dourkine grommela :

— Ah çà! auriez-vous l'intention de me faire peur?

— Peut-être!

— En ce cas, ma chère, vous vous égarez! Je ne suis pas de ceux qui se laissent intimider.

— Soit! cependant, vous m'écouterez, cela dans votre intérêt, car ce que j'ai à vous dire en vaut la peine.

— Voilà qui m'est égal, répliqua-t-il en faisant un pas vers la porte.

— Alexis, si vous passez ce seuil, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous de ce qui arrivera.

L'avertissement était si net, si solennel, que malgré lui, le prince s'immobilisa à nouveau.

— Je me demande ce qui peut bien arriver! maugréa-t-il, ne sachant à quoi se résoudre.

— De recevoir très probablement un bon coup de fusil qui vous enlèvera pour toujours le goût des escapades nocturnes! articula-t-elle doucement.

L'allusion était si directe qu'en dépit de tout son aplomb, il tressaillit, commençant à entrevoir la vérité.

Sa femme se doutait-elle donc de ses courses de nuit vers la maison des Hertang?... Allons donc, c'était impossible!... Comment aurait-elle pu apprendre ses rendez-vous avec Rosine?

Cependant, la princesse poursuivait :

— Presque chaque nuit, vous vous glissez hors du château pour aller rejoindre une jeune fille du village voisin dont vous avez fait votre maîtresse.

— C'est faux! jeta-t-il, bien que décontenancé.

Mais son évidente stupeur équivalait à un aveu; aussi, Marie-Thérèse continua-t-elle sans tenir compte de sa protestation :

— Je vous ai vu de mes yeux pénétrer par escalade dans la chambre de cette jeune fille... Il faut que vous soyez tombé bien bas pour vous abandonner à de pareilles amours!... Cette Rosine, une paysanne!...

Tout son dépit, sa rancune, passaient dans sa voix, mais Alexis n'y prit point garde; il venait de recevoir sur le crâne un formidable coup de massue dont il avait grand'peine à se remettre.

— Vous m'avez vu? balbutia-t-il, ahuri.

— Comme je vous vois à cette heure! Votre complice vous attendait et, à l'aide de sa lumière démasquée par trois fois, elle vous signifia que le passage était libre. Alors, vous accrochant au lierre de la façade, vous montâtes la rejoindre.

Cette fois, Dourkine ne souffla mot. Il contemplait sa femme avec des yeux ronds, se demandant comment elle pouvait être aussi bien informée, car enfin, il n'était pas douteux qu'elle n'eût assisté à ce qu'elle décrivait.

— Vous ne protestez plus et vous avez raison. Ce serait aussi stupide qu'absurde! Ainsi, vous en êtes là, vous le prince Dourkine, l'homme chic, élégant, dont les mondaines de Biarritz, de Deauville, de Paris raffolaient... Vous êtes l'amant d'une paysanne!...

« Je me demande quel plaisir vous pouvez bien goûter aux baisers de cette ingénue villageoise!... Vous ne répliquez point? Vous avez raison. Vous ne sauriez que dire...

— Marie-Thérèse, commença-t-il sans trop savoir comment il terminerait sa phrase, tout ceci est invraisemblable!

— J'en suis d'accord avec vous. Et si je ne vous avais vu, je croirais la chose impossible! N'essayez pas de me donner le change, vos mensonges ne feraient qu'augmenter le mépris en lequel je vous tiens.

— Cette fois, vous allez trop loin, cria-t-il, je ne vous permets pas...

— Quoi? fit-elle avec un dédain écrasant. Que ne me permettez-vous point? Je serais curieuse de le savoir.

— Vous m'insultez d'une façon grossière!

— Le pensez-vous vraiment?... Si la vérité vous offense, est-ce ma faute? Au reste, n'épiloguons point sur ce chapitre, cela ne nous conduirait à rien... Ce que je tiens à vous rappeler, c'est que Rosine Hertang n'est pas seule à résider dans la grande maison de Mucillac... Cette petite gueuse a un père, lequel n'est pas précisément d'humeur commode... Si le vieux Hertang apprenait qu'un galant se glisse presque chaque

nuit sous son toit, il prendrait fort mal la chose. Je l'ai entendu menacer d'envoyer un coup de fusil à des gens qui lui en avaient fait moins que cela!

— Vous voulez m'effrayer? ricana-t-il, absolument désorienté.

— Non, c'est un salutaire avertissement que je vous donne... Si vous sortez du château, le père Hertang sera immédiatement prévenu... Alors, vous n'aurez qu'à vous en prendre à vous s'il vous arrive malheur!

Le regard qui accompagnait ces paroles était si expressif, si direct que, pas une seconde, Alexis Dourkine ne douta que sa femme ne fût décidée à mettre sa menace à exécution.

La silhouette du père Hertang, ce vieil ours mal léché, comme il le qualifiait parfois, s'évoqua devant ses yeux.

Oui, le bonhomme était de taille à le traiter comme un simple malfaiteur, à le tuer sur place ainsi qu'une bête enragée.

En lui, Marie-Thérèse aurait un allié que rien ne saurait détourner de son but, un exécuteur de sa vengeance qui se montrerait implacable.

Alexis Dourkine était courageux, certes, mais le péril était si réel qu'il en eut froid dans le dos. Ce jouisseur aimait la vie ardemment, passionnément. La perspective de la perdre d'une façon aussi stupide n'avait rien qui puisse le tenter.

Tandis qu'il se mordait rageusement la lèvre inférieure, que son regard demeurait rivé au tapis, alors que son esprit en désarroi cherchait vainement comment se tirer de ce mauvais pas, Marie-Thérèse continuait de sa même voix calme qui, à la longue, devenait insupportable à entendre :

— Je vous ai arraché de Paris, comptant vous soustraire à la vie de débauche que vous y meniez... J'espérais qu'ici, vous vous tiendriez à l'abri des tentations... C'était bien mal vous connaître... Pour être certaine de votre fidélité, il faudrait vous enfermer, vous mettre dans une cage de fer!

— Vous n'y allez pas par quatre chemins! ricana-t-il, à bout d'arguments.

— Comme ce ne sont point là des procédés que je puis employer à votre égard, j'en prendrai d'autres... Vous allez me jurer de rompre avec Rosine Hertang!

— Jamais je ne me soumettrai...

— En cas de refus de votre part, le père Hertang sera averti et c'est avec lui qu'il vous faudra compter. Il saura bien garder sa fille... Quant à ce qu'il adviendra de celle-ci, voilà qui m'est égal. Je suis votre femme, vous m'avez épousée, car vous prétendiez m'aimer. Vous me coûtez assez cher pour que je veuille vous garder pour moi seule!...

— C'est inimaginable! cria-t-il.

— C'est pourtant ainsi. Si vous ne jurez point avant de quitter ce salon, si cette nuit, de même que les suivantes, vous vous risquez à rejoindre Rosine, tant pis pour vous!... Vous savez ce qui vous attend! Je ne vous épargnerai point, j'en fais à mon tour le serment. De la sorte, je serai débarrassée de vous et, guérie de l'absurde amour que vous m'avez inspiré. Morte la bête, mort le venin, est un proverbe populaire, et il a bien raison!...

« Maintenant, vous êtes libre d'agir à votre guise. Vous avez cinq minutes pour vous décider. »

Méthodiquement, ainsi qu'elle faisait chaque soir avant de remonter chez elle, elle rangeait soigneusement son ouvrage au fond de sa corbeille. Ses gestes étaient aussi mesurés qu'à l'ordinaire; rien ne trahissait extérieurement la colère qui, à cette heure, bouleversait son cœur ulcéré et, pas une fois, elle ne jeta un coup d'œil du côté de son mari qui, furieux, enragé tout autant que vexé, ne savait plus que dire, que faire!

— A présent, je monte me coucher... Dans trente secondes, le délai que je vous ai imparti sera expiré, prévint-elle en se levant d'un mouvement souple et plein de grâce.

Machinalement, Dourkine porta ses regards vers la

pendule et il lui parut que les aiguilles couraient sur le cadran à une allure folle.

Pourtant, son orgueil ne se résignait point à la soumission totale qu'on exigeait de lui et, vainement, éperdument, il cherchait une échappatoire.

A présent, Marie-Thérèse traversait le salon, sans paraître se soucier de lui.

Déjà, sa main fine et blanche se posait sur le bouton ciselé de la serrure.

— Ecoutez, commença Alexis d'une voix étranglée, car il ne doutait point qu'elle ne fût parfaitement résolue à aller jusqu'au bout de son dessein; écoutez, il faut nous entendre... Qu'exigez-vous exactement?

— Que vous rompiez définitivement avec Rosine Hertang!

— Dans l'intérêt de cette jeune fille, j'y consens. Je ne veux pas l'exposer à la vengeance de sa brute de père. Je la préviendrai donc...

— J'entends que vous ne la revoyiez jamais! Si, dans l'avenir, vous manquez à votre promesse, la riposte ne se fera pas attendre et je ne prendrai même pas la peine de vous avertir que j'ai découvert votre nouvelle trahison.

— Oh! gronda-t-il, les poings serrés, pris d'une furieuse envie de sauter à la gorge de cette femme et de l'étrangler de ses propres mains.

— C'est ainsi! Ma volonté est formelle, je vous tiens et ne vous lâcherai pas! prononça-t-elle posément.

Elle était effrayante à force de calme, de sang-froid. En face d'elle, l'homme dompté et frémissant faisait piètre figure. Il en avait conscience, et ceci ajoutait encore à sa rage impuissante.

— Désormais, reprenait Marie-Thérèse, il vous est interdit d'aller à Mucillac ou même dans les bois voisins, d'essayer de faire prévenir Rosine Hertang par un messager quelconque... Votre rupture doit être définitive et ne comporte aucune explication... Je ne tolérerai aucune ruse, la plus légère tentative sera impitoyablement punie.

— En un mot, je suis votre prisonnier?

— Parfaitement, c'est cela même! Je vous ai acheté, vous m'appartenez!

— Vous vous rendez compte de tout l'odieux de votre conduite?

— Et vous de la vôtre, je suppose?

— Vous me traitez en ennemi.

— Et vous en dupe.

— C'est la lutte que vous voulez? cria-t-il, exaspéré.

— Je ne veux pas que vous vous moquiez de moi! que vous me trompiez, et pour obtenir ce résultat, je suis prête à tout, à tout, entendez-vous? Sur ce, je vous dis bonsoir... Vous êtes libre d'aller vous coucher si vous avez toujours sommeil!

Sur ce, Marie-Thérèse quitta la pièce, laissant Alexis à demi fou de colère et d'humiliation.

Alors, une vie nouvelle s'instaura à Seyssac. Fréquemment, lorsqu'il s'éveillait la nuit, Dourkine devinait la présence de sa femme embusquée derrière la porte de la salle de bains et surveillant son sommeil. Le jour, il sentait son regard peser sur lui, épiant le moindre de ses gestes.

Tous deux ne se retrouvaient face à face qu'aux heures des repas. Alors, ils n'échangeaient que les paroles strictement nécessaires, s'efforçant de garder une attitude impassible en présence des domestiques.

Mais lorsqu'ils étaient seuls, les regards qu'ils échangeaient étaient chargés de haine, de mépris.

Bien entendu, Alexis ne s'était pas risqué à revoir Rosine, ni même à lui écrire... la chose pouvant lui coûter cher, de même qu'à la jeune fille.

— Tout cela ne durera pas éternellement!... Je prendrai ma revanche! ne cessait-il de se répéter afin de tromper sa rancune.

CHAPITRE V

La semaine qui suivit ne fut marquée par aucun incident. Les deux époux ne firent que deux sorties en auto, gagnant Biarritz où, chaque fois, ils passèrent la soirée. Mais cette concession consentie par Marie-Thérèse ne sembla point apporter une détente dans l'humeur du prince, qui continuait à bouder.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva la fête du village de Mucillac. Les domestiques ayant obtenu l'autorisation de s'y rendre après le dîner, Alexis et Marie-Thérèse se trouvèrent seuls en tête-à-tête au salon, vers dix heures du soir.

Un calme profond, absolu, régnait dans la vaste demeure. Du parc ne montait aucun murmure, car pas la moindre brise ne venait rafraîchir l'atmosphère étouffante.

Renversé au fond d'un fauteuil de cuir, Alexis parcourait un roman anglais tandis qu'à l'autre bout de la pièce, Marie-Thérèse feuilletait un journal de modes.

Il y avait bien une demi-heure que pas la moindre parole n'avait été échangée entre les deux époux. A la longue, ce silence devenait pénible, même à Marie-Thérèse, laquelle pourtant ne se résignait point à le rompre.

Soudain, la jeune femme tressaillait, car il lui avait semblé percevoir des bruits de pas étouffés du côté de la terrasse.

— Je rêve tout éveillée! songea-t-elle. Nos gens s'amusent au bal et ne rentreront point avant le jour.

Déjà, elle reprenait sa lecture lorsqu'un incident pour le moins inattendu se produisit.

Brusquement, un homme venait de surgir dans l'encadrement de la porte-fenêtre grande ouverte sur la terrasse. Il était vêtu de sombre et les bords rabattus

d'un feutre projetaient une ombre sur son visage que couvrait encore un masque de satin noir.

De sa main droite gantée, il étreignait un revolver qu'il braqua sur Alexis, en disant d'une voix rauque, éraillée :

— Pas de potin ou je te brûle!...

Le prince, qui s'était dressé, muet de surprise, se ressaisit presqu'aussitôt.

— Que voulez-vous et que signifie?... commença-t-il.

— La barbe! Ferme ça! coupa brutalement l'autre.

— Cependant...

— Pas de discours! Je n'ai pas de temps à perdre... Aboule ta galette... Quant à vous, madame, poursuivit-il, tourné vers Marie-Thérèse, déposez vos bijoux sur cette table et plus vite que cela.

Le ton était impératif et ne souffrait pas de discussion, d'autant que le revolver de l'homme, un automatique de fort calibre, donnait à ses paroles une valeur singulière.

Du seuil de la pièce où il était demeuré, il surveillait attentivement les deux époux, épiant le moindre de leurs gestes, prêt à faire feu au plus léger geste suspect.

Ce soir-là, comme la chose lui arrivait fréquemment, Marie-Thérèse s'était mise en robe du soir. Un long fourreau de satin cerise moulait son corps svelte aux proportions harmonieuses.

Un collier de perles s'enroulait autour de son cou, des bracelets bosselés de gemmes précieuses tintinabulaient à ses poignets et quelques bagues chatoyaient, encerclant ses doigts minces et fuselés.

La résistance semblait impossible. Bien entendu, Alexis Dourkine ne portait aucune arme sur lui et n'en avait pas à la portée de la main.

De plus, nous l'avons dit, toute la domesticité était absente et le château se trouvant isolé, le prince et la princesse étaient entièrement à la merci du bandit.

Evidemment, c'étaient ces raisons qui l'avaient incité à perpétrer son crime ce soir-là.

Au courant des habitudes des gens de Seyssac, il avait résolu de profiter de la circonstance pour dépouiller les châtelains.

Alexis Dourkine, un peu pâle et en proie à une visible irritation, tentait encore de parlementer :

— Vous avez de l'aplomb, mon bonhomme, mais prenez-y bien garde, cette aventure peut vous coûter cher!... Il y a encore des gendarmes en France...

— J't'ai déjà dit de la boucler, interrompit le misérable, dont la voix se timbrait d'un accent traîtrant. Les boniments, n'en faut plus... Passez la galette et les bricoles de madame!...

En même temps, il risquait un pas dans la direction de Marie-Thérèse.

Celle-ci, d'un mot, contint la fureur de Dourkine, qui semblait prêt d'éclater.

— Laissez, mon ami... Il n'y a qu'à obéir!...

Ce disant, avec un mépris non dissimulé, la jeune femme, qui s'était dépouillée de ses joyaux, les jetait sur la table désignée par le malfaiteur, et qui se trouvait à sa gauche.

Alexis Dourkine imita cet exemple en grommelant et une liasse de billets de banque assez mince, à la vérité, extraite de son portefeuille, fut jetée par lui près des bijoux.

Cette vue alluma un éclair de convoitise dans les prunelles du misérable, qui flamboyèrent par les trous de son masque.

Vivement, il vint à la table et, passant son automatique dans sa main gauche, il entreprit de rafler le butin ainsi entassé.

Mal lui en prit. Profitant de cet instant d'inattention, Alexis bondit en avant, se jetant sur le malfaiteur, qu'il ceintura.

Ce dernier laissa échapper un juron et une lutte sans merci s'engagea entre les deux hommes, le prince s'efforçant d'arracher le revolver de son adversaire.

Livide, frémissante, Marie-Thérèse s'était dressée et, les mains serrées l'une contre l'autre, les jambes coupées, elle ne savait que balbutier ;

— Mon ami... je vous en prie... ne vous exposez pas!...

Mais le prince ne l'écoutait guère.

Durant quelques secondes, les deux antagonistes tournoyèrent à travers la pièce, bousculant au passage les meubles, renversant les chaises.

Vigoureux, entraîné à tous les sports, Alexis Dourkine constituait un adversaire redoutable. Le bandit ne l'était pas moins; de toute évidence, tous deux semblaient de force égale.

Enfin, le prince réussit à tordre le poignet de son ennemi qui, étouffant un cri de douleur, lâcha son revolver. Celui-ci roula sur le tapis, hors de la portée des combattants.

Mais à la même seconde, Alexis butait dans un coussin. Perdant l'équilibre, il s'abattit lourdement sur les genoux.

En une vision de cauchemar, Marie-Thérèse assista alors à une scène horrible, brutale.

D'une violente secousse, l'homme masqué renversa Dourkine sur le dos, en dépit de sa résistance, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il brandit un couteau qu'il tenait en réserve dans la poche de sa gabarine.

La lame jeta un bref éclair et s'enfonça dans la poitrine du prince, qui poussa un faible appel. Ce dernier fut couvert par un hurlement de triomphe proféré par le vainqueur.

— J' t'avais bien dit de te tenir tranquille!... C'est toi qui l'as voulu!...

Marie-Thérèse n'en put voir davantage. Surexcitées par l'imminence du péril, ses forces lui étaient subitement revenues. Comprenant que le bandit allait sans doute se ruer sur elle, la jeune femme s'élança vers la porte-fenêtre en criant :

— A moi!... au secours!...

En trois bonds, elle eut traversé la terrasse, puis, quatre à quatre, dévala le large escalier de marbre permettant de descendre dans le parc.

Elle courait à perdre haleine, meurtrissant ses petits

pieds aux cailloux du chemin, car elle était chaussée de souliers en lamé aux minces semelles. Mais elle n'y songeait guère, d'autant qu'elle avait perçu une exclamation de dépit proférée par le malandrin :

— Arrête, ou sinon...

Cet ordre ne fit qu'activer sa fuite. Maintenant, elle galopait, éperdue, par la grande avenue conduisant à l'entrée principale du château.

Son intention était de gagner le pavillon des concierges situé en ce lieu. Là, elle trouverait aide et protection car les Vermin, les portiers, devaient être restés chez eux.

Mais aurait-elle le temps d'y parvenir?...

En effet, le bandit ayant ramassé son revolver, s'était élancé à sa poursuite et Marie-Thérèse, affolée, entendait ses pas résonner derrière elle.

Un instant, elle eut l'espoir de lui échapper. L'avenue bordée de grands arbres formant berceau était à peu près obscure et les ténèbres protégeaient la fugitive.

Malheureusement, celle-ci arrivait à une sorte de rond-point. Au lieu de se jeter sous bois, elle traversa en ligne droite cet espace découvert.

L'homme l'aperçut et redoubla de vitesse.

Alors que la jeune femme allait à nouveau s'engager dans le second tronçon de l'avenue, une balle siffla à son oreille. Presque aussitôt, d'autres suivirent et Marie-Thérèse chancela en poussant un gémissement sourd.

Elle tentait de se redresser; de nouveaux coups de feu claquèrent. La princesse ressentit une vive douleur sous l'omoplate gauche et, jetant un suprême appel qui s'acheva dans un râle, elle s'effondra sur l'herbe.

Un brouillard sanglant passa devant ses yeux, ses oreilles s'emplirent de tumulte et, proférant un faible soupir, elle sombra dans le néant.

Ce ne fut que plusieurs heures après que les domestiques de Seyssac la découvrirent alors qu'ils regagnaient le château. Le soleil qui se levait mettait des traînées roses dans le ciel d'un bleu profond; dans

les grands arbres, les oiseaux s'éveillaient, pépiant joyeusement.

Le groupe des serviteurs s'avançait en devisant gaiement des incidents qui avaient marqué le bal au village, quand Léonie, la femme de chambre, qui cheminait, appuyée tendrement au bras de Bertin, le chauffeur, jeta un cri d'alarme :

— Voyez donc cette robe rouge! On dirait madame!

La seconde d'après tous étaient réunis autour du corps de la princesse, qu'ils contemplaient avec stupeur.

Une large tache brune de sang coagulé souillait le décolleté, marquant le dos à l'épiderme blanc et satiné. Les jambes gainées de soie claire étaient raidies en une suprême convulsion. La princesse avait perdu l'un de ses petits souliers et son bas apparaissait déchiré, maculé de fange.

Gaston, le valet de chambre de Dourkine, fut le premier à se remettre, et s'agenouillant auprès de la malheureuse, il lui redressa la tête avec précaution, examinant son visage convulsé.

— Elle est morte? balbutia Caroline, la grosse cuisinière, qui était sur le point de s'évanouir.

— Je ne crois pas, mais elle n'en vaut guère mieux! répondit Gaston avec une moue significative.

De fait, avec l'approche de l'aube, Marie-Thérèse sortait enfin de son long évanouissement, reprenant connaissance, comme cela arrive parfois aux mourants, et un faible soupir s'exhala de ses lèvres exsangues.

— Je me demande ce qui s'est passé ici cette nuit, murmura Bertin.

Les domestiques ne devaient pas tarder à l'apprendre. L'un d'eux ayant couru au château, y découvrait le prince, sanglant et sans vie, couché sur le tapis du salon. Pourtant, lui aussi respirait encore.

Aussitôt, le téléphone joua, alertant le commissaire de police de Bayonne, le docteur Bruning, le médecin de Mucillac.

Celui-ci arriva le premier et prodigua ses soins aux

blessés que l'on avait transportés dans leurs chambres respectives.

Le docteur achevait un premier pansement lorsque les magistrats du parquet de Bayonne survinrent en auto.

Il y avait là M. Cottignac, le procureur de la République, M. Martel, le juge d'instruction et son greffier, le commissaire de police, deux de ses inspecteurs et le médecin-légiste.

Un vieux monsieur à la physionomie ravagée, flanquée de longs favoris blancs, les accompagnait. C'était M. Thuillier, un ancien magistrat, ami de M. Martel, que celui-ci, en cours de route, avait présenté au procureur de la République.

— Mon vieil ami, qui est homme d'expérience, a tenu à nous accompagner...

Tandis que trois gendarmes, arrivés à bicyclette, contenaient la foule des villageois amassés devant la grille, ces messieurs commencèrent immédiatement leur enquête.

Sur une question du juge d'instruction, le Dr Bruning communiqua son diagnostic concernant les blessés : la princesse Dourkine avait reçu trois projectiles tirés à courte distance. L'un lui avait traversé le bras, l'autre avait labouré le cou.

Le dernier, entré sous l'omoplate gauche, s'était logé dans la poitrine, causant une blessure grave si bien que le docteur n'osait se prononcer. Une hémorragie interne pouvait se produire d'un instant à l'autre qui emporterait la malheureuse femme. C'était miracle qu'elle n'eût point succombé.

L'état du prince Dourkine était beaucoup moins inquiétant.

Le Russe avait reçu un coup de couteau dans l'épaule droite et, à moins de complications en vérité peu probables, ses jours n'étaient point en danger.

Le médecin-légiste devait en tous points confirmer ce diagnostic.

Tout de suite, il apparut que le vol avait été le

mobile du crime. Les domestiques interrogés signalèrent la disparition des joyaux que la princesse portait la veille au soir. Dans un coin du salon, on retrouva le portefeuille d'Alexis, lequel ne renfermait plus une seule banknote.

Bien mieux, un petit secrétaire placé dans la chambre de Mme Dourkine avait été fracturé et une somme de trente mille francs environ qui devait s'y trouver, au dire de Léonie, n'y était plus.

Sur la terrasse, dans la terre molle du bas-côté de l'avenue, les policiers relevèrent les empreintes des pas d'un homme qui n'était ni le prince, ni l'un des domestiques.

Bien qu'Alexis eût repris connaissance, il était si faible que les magistrats ne purent que lui poser quelques questions. Par lui, ils connurent ce qui s'était passé.

Quant à la princesse, elle était dans le coma et, selon toute probabilité, elle succomberait sans reprendre connaissance.

— Nous nous trouvons en face d'un de ces crimes crapuleux comme il s'en produit fréquemment à notre triste époque, murmura M. Cottignac pessimiste, en hochant sa tête chauve.

— Evidemment, approuva M. Martel. Quelque bandit en quête d'un mauvais coup aura appris que, la nuit dernière, tous les domestiques de Seyssac se rendraient à la fête du village et a mis leur absence à profit. N'est-ce point votre avis, mon cher Thuillier?...

Le petit vieillard, qui avait assisté en spectateur muet aux constatations des magistrats et policiers, eut un geste approbatif; puis, après quelques secondes de réflexion, il articula d'une voix chevrotante :

— Oui, oui... Ce doit être cela!... Je me demande comment cet individu a pu être aussi bien informé de ce qui se passait ici car, enfin, ce château n'est pas un moulin où tout le monde peut aller et venir.

L'observation ne manquait pas de justesse, MM. Martel et Cottignac en furent frappés, de même que M. Rouvier, le commissaire de police de Bayonne,

et du coup, ce dernier en conçut quelque respect pour le vieux monsieur Thuillier que, jusque-là, il avait traité en quantité négligeable.

Allons, le bonhomme était moins gâteux qu'il ne semblait le paraître et, quoiqu'il parût incapable d'un raisonnement sensé, il se rappelait encore suffisamment son ancienne profession pour pouvoir donner un utile conseil.

— A mon avis, risqua le commissaire d'un air important, il faudrait rechercher parmi les relations des domestiques que M. et Mme Dourkine ont amenés à Paris lors de leur installation à Seyssac... Qui sait si nous ne découvrirons point le coupable de ce côté.

— La chose n'est pas impossible, convint le procureur de la République.

Encouragé par cette approbation, M. Rouvier développait son idée avec complaisance.

L'une des servantes, la jolie Léonie par exemple, pouvait fort bien entretenir une correspondance régulière avec quelque mauvais garçon demeuré dans la capitale. Sans songer à mal, elle lui avait parlé de la fête du village qui vaudrait une nuit de congé à tout le personnel et le quidam, au lieu de rejoindre la soubrette comme celle-ci l'espérait sans doute, avait profité du renseignement pour venir commettre l'attentat que nous savons.

— Oui... vraisemblable, très vraisemblable, mon cher commissaire, approuvait M. Cottignac.

— Je compte orienter mes recherches dans cette direction, poursuivait le policier. Si un étranger est venu en ce pays, il a été bien certainement aperçu, remarqué d'autant qu'il lui a fallu employer un moyen de locomotion quelconque pour franchir les quatre lieues séparant Seyssac de la plus prochaine station de chemin de fer. Nous obtiendrons facilement son signalement et alors...

— Faites, mon cher commissaire, faites, murmura le procureur de la République tandis que M. Martel se contentait d'opiner de la tête.

Quant à M. Thuillier, tassé au creux d'un fauteuil,

il fourrageait ses favoris tout en contemplant, l'air absent, l'extrémité de ses souliers.

Le soir même, une ambulance emportait vers une clinique de Bayonne les deux blessés que l'on ne pouvait songer à soigner sur place.

Après leur départ, M. Rouvier et ses agents quittèrent le château, imitant les magistrats qui avaient déjà regagné la ville.

Vainement, le commissaire de police avait longuement interrogé le personnel féminin de la seigneuriale demeure, insistant tout particulirement auprès de Léonie dont la joliesse avait spécialement retenu son attention.

Aux questions du policier s'enquérant si elle n'avait point gardé des relations avec quelque individu suspect, la jolie femme de chambre avait opposé les plus véhémentes dénégations.

Pour qui la prenait-on?... Elle était une honnête fille!... Si cette pauvre Madame pouvait parler, elle ne manquerait point de le certifier!... M. le commissaire faisait fausse route en s'imaginant qu'elle connaissait l'agresseur de ses maîtres!...

Bien que peu convaincu, M. Rouvier avait dû s'incliner sans pouvoir en tirer autre chose. A part lui, il se réservait de reprendre plus tard cet interrogatoire.

Après tout, Léonie n'était pas seule servante au château. Il y avait encore la lingère, Caroline, la grosse cuisinière, et une fille de cuisine, Emma, arrivée de Bordeaux un mois auparavant.

M. Rouvier se dit qu'il conviendrait de passer au crible les relations masculines de ces dames ou demoiselles. En attendant, les brigades de gendarmerie de la région furent chargées d'enquêter pour savoir si un étranger au pays n'avait point été remarqué aux environs du château, la veille du crime.

Ces investigations ne devaient point être inutiles. Trois jours plus tard, la brigade de Grenade-sur-Adour signalait que, le lundi matin, vers cinq heures, un motocycliste s'était arrêté dans un garage de la loca-

lité pour faire son plein d'essence et demander la route de Pau.

A cette heure matinale, les clients sont rares et le garagiste Simon, qui venait d'ouvrir son établissement, avait eu tout loisir d'examiner le personnage qu'au reste il voyait pour la première fois.

Il en donnait le signalement suivant : c'était un homme de trente-cinq ans, de taille moyenne mais semblant vigoureux.

Il avait le visage ovale, le teint légèrement bistré, les cheveux châtains, le nez busqué, les yeux gris sombre ou noirs. De plus, il était exactement rasé.

Ses vêtements, un léger pardessus de sport de couleur foncée et un feutre havane étaient fatigués mais de bonne coupe. La fine poussière, qui les saupoudrait, indiquait que l'homme venait d'effectuer une longue randonnée et la lassitude creusait ses traits.

Enfin, Simon croyait pouvoir affirmer qu'il venait de la direction de Seyssac lorsqu'il s'était présenté au seuil du garage. Il était reparti vers Pau après avoir réglé sa dépense.

— Il m'a donné l'impression d'un monsieur très bien, concluait le garagiste. Il s'exprimait fort correctement et n'avait point l'accent de par ici.

De suite, M. Rouvier fut convaincu qu'il tenait la bonne piste. De leur côté, les membres du parquet n'étaient pas éloignés de le croire.

Le signalement du mystérieux motocycliste fut donc transmis dans toutes les directions, cela sans succès.

On releva sa piste jusqu'aux abords de Pau, mais là, celle-ci se perdait, soit que l'homme eût modifié son costume ou abandonné sa motocyclette pour emprunter un autre moyen de locomotion.

— Mais patience, monsieur le juge, répétait le commissaire en s'adressant à M. Martel, nous finirons bien par le retrouver et mettre la main dessus. Je m'en charge et n'ai pas dit mon dernier mot!...

CHAPITRE VI

Juin s'achevait en beauté, couvrant de moissons dorées les champs de Gascogne.

Bien que trois longues semaines se fussent déjà écoulées depuis que le crime de Seyssac avait été perpétré et que l'enquête judiciaire n'eût point fait un pas en avant, l'émotion soulevée dans la région par cet audacieux attentat était loin d'être calmée.

Dans les cafés de Bayonne, sur les marchés d'alentour, on continuait à en discuter et les théories les plus hasardeuses trouvaient de nombreux partisans.

La princesse Dourkine n'avait point succombé à sa terrible blessure; même le bruit courait que son état de santé s'améliorait de jour en jour.

La jeune femme était toujours en traitement à la clinique Lamandier où elle avait été transportée au lendemain du crime mais nul, hormis les magistrats chargés d'instruire l'affaire, n'avait été admis à son chevet.

Son mari lui-même n'avait fait que l'entrevoir du seuil de sa chambre. La princesse était étendue dans un grand lit de cuivre; son visage cireux où les paupières baissées, longuement encillées de brun, mettaient une tache sombre, se détachait sur la blancheur des oreillers.

Pour Alexis, au bout d'une semaine de traitement, il était entré en convalescence et, le bras en écharpe, avait pu regagner Seyssac où il s'était installé.

De là, il téléphonait quotidiennement à la clinique pour avoir des nouvelles de son épouse et, chaque fois, celles-ci étaient meilleures, ce dont le prince se montrait ravi,

Ce jour-là, sa grande auto grise de marque américaine, que pilotait le chauffeur Bertin, stoppa, vers quatre heures de l'après-midi, devant le perron de la maison de santé et Alexis Dourkine, très élégant en son complet-veston bleu marine, mit lestement pied à terre.

Une écharpe de soie noire soutenait encore son bras blessé; son visage gardait quelque pâleur, dernière trace des souffrances endurées, mais, somme toute, il semblait rétabli, ce dont le Dr Lamandier, auprès duquel il avait été immédiatement introduit, le félicita.

— Oui, docteur, je m'en tire à bon compte, reconnut le prince avec un sourire mélancolique, cela grâce à vos bons soins... Je voudrais bien pouvoir en dire autant en ce qui concerne Mme Dourkine.

— Soyez donc satisfait, cher monsieur, riposta le praticien en caressant complaisamment sa barbe noire annelée, j'ai le plaisir de vous annoncer que je considère Mme Dourkine comme définitivement hors de danger.

— Est-ce possible?... Vous m'en voyez ravi!... Ah! mon cher docteur, vous avez accompli là un véritable miracle et avez acquis des droits à mon éternelle reconnaissance! s'exclama le prince dont la physionomie s'était soudainement illuminée.

— La médecine ne fait pas de miracle, malheureusement, répondit M. Lamandier en hochant la tête.

— Enfin, je vais pouvoir être admis auprès de cette chère et pauvre Marie-Thérèse, reprenait Alexis en se levant.

— Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui, interrompit le docteur. Mme Dourkine est très faible et une violente émotion pourrait lui être préjudiciable, provoquer un retour offensif de la fièvre. Il nous fut user de prudence, Mme Dourkine revient de loin, de très loin...

— Cependant... tentait d'insister Alexis.

D'un geste péremptoire, M. Lamandier l'interrompit.

— Vers la fin de la semaine, si aucune complication ne survient, nous pourrons autoriser une entrevue, ajouta-t-il. D'ici là, je vous le demande instamment, cher monsieur, respectez la consigne qu'il me faut vous imposer, à mon grand regret, dans l'intérêt supérieur de la malade.

— Je m'incline, docteur, quoique la chose me soit extrêmement pénible, murmura le prince.

A ce moment, on frappa discrètement à la porte du bureau directorial où avait lieu cet entretien et une infirmière entra qui murmura quelques mots à l'oreille de M. Lamandier.

— Faites entrer ce monsieur, répondit le docteur à voix haute.

— Je vais vous laisser, commençait Alexis Dourkine tandis que l'infirmière s'éclipsait.

— Attendez donc un instant, je vous prie.

Déjà, la porte s'ouvrait à nouveau, livrant passage à un homme d'une trentaine d'années, mis simplement à la façon d'un employé. Ayant salué le Dr Lamandier, le nouveau venu se tourna vers Alexis qui, chapeau à la main, se tenait debout.

— Prince Dourkine, je suis heureux de vous rencontrer, prononça-t-il. J'allais me rendre à Seyssac lorsque j'ai reconnu votre voiture en passant devant la porte de la maison de santé. Voilà qui m'évitera une course.

Puis, sur un regard interrogateur du Russe, le visiteur poursuivit :

— Je suis inspecteur de la sûreté... M. le juge d'instruction Martel désirerait vous voir de suite... Il s'agit de quelques points de détails à préciser.

— Je suis à la disposition de M. Martel, répliqua Dourkine avec une parfaite bonne grâce. Je vais de ce pas au palais de Justice.

— J'allais vous en prier, fit le policier.

Des adieux s'échangeaient et, reconduits par le directeur, les deux hommes quittèrent la clinique.

Pourtant, le prince ne put s'empêcher de marquer quelque étonnement en voyant son compagnon mon-

ter à sa suite dans l'auto dont Bertin s'était hâté d'ouvrir la portière; néanmoins, il ne formula aucune observation.

La voiture se mit en route, filant rapidement, vers le Palais heureusement peu éloigné. Durant le trajet qui ne demanda que quelques minutes, pas un mot ne fut échangé entre les deux hommes, mais Alexis s'étant retourné, s'aperçut qu'une auto montée par deux ou trois personnages suivait exactement la sienne.

C'était évidemment des collègues de l'inspecteur.

En effet, les deux voitures vinrent s'immobiliser côte à côte devant le Palais de Justice, et le prince Dourkine, toujours escorté par son garde-du-corps, gagna d'un pas rapide le couloir sur lequel ouvrait le cabinet de M. Martel.

Presque aussitôt, la porte s'ouvrit, et le greffier se montra, invitant d'un signe le prince à le suivre.

Alexis se hâta d'obéir et, derrière lui, l'inspecteur de la sûreté se glissa chez le juge.

M. Martel n'était pas seul; un jeune homme d'une trentaine d'années, à la mise élégante, à la physionomie souriante, aux gestes nonchalants, était assis près de son bureau, semblant s'entretenir familièrement avec le magistrat.

Ce n'était pas la première fois que Dourkine pénétrait en ce lieu, mais jusqu'ici il n'y avait rencontré que le vieux M. Thuillier somnolant au fond d'un fauteuil.

— Il paraît, monsieur le juge, que vous désirez me poser quelques questions, commença le prince après avoir salué avec quelque hauteur. Vous n'aviez qu'à m'en avertir pour que je me rende auprès de vous et pour cela point n'était besoin de me faire escorter par des gens de police.

Ce disant, le Russe désignait d'un coup d'œil dédaigneux l'inspecteur qui s'était placé dans un coin; puis son regard se reporta avec insistance sur le jeune homme inconnu, sans doute quelqu'autre agent.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur, fit M. Mar-

tel en indiquant un siège au visiteur auquel il évita ainsi de répondre directement.

Le prince Dourkine obéit mais sa mauvaise humeur était visible. Sa joie de tout à l'heure était brusquement tombée et il considérait avec hostilité ces individus que, mentalement, il qualifiait de mouchards, d'argousins.

Vraiment, M. Martel manquait du plus élémentaire savoir-vivre...

Cependant, le juge, après avoir feuilleté un dossier placé devant lui, attaquait sans autre préambule :

— Mme Dourkine et vous faisiez mauvais ménage... Entre vous, les scènes violentes étaient fréquentes... les dépositions de vos domestiques sont formelles sur ce point.

— Je ne pensais pas, monsieur le juge, que vous auriez besoin de faire état de commérages d'office, riposta le prince avec impertinence. Votre rôle, ce me semble, est de rechercher le bandit qui s'introduisit à Seyssac et non de vous occuper de notre vie privée...

— Déjà, à Paris, Mme Dourkine et vous, vous querelliez, avança le jeune homme assis auprès de M. Martel. Votre femme était jalouse, vous la négligiez; c'est même pour cela qu'elle vous obligea à la suivre à Seyssac.

— Dois-je répondre à Monsieur? demanda insolemment Dourkine, tourné vers M. Martel.

— Vous le devez, riposta placidement l'interpellé. De la sorte, je n'aurai pas besoin de répéter les questions et nous gagnerons du temps.

— Je reconnais volontiers que la princesse et moi n'étions pas toujours d'accord; simples querelles d'amoureux qui n'ont rien à voir avec l'affaire qui nous occupe, laissa tomber le prince, et puisqu'il paraît qu'à présent c'est vous qui menez l'enquête, monsieur, je vous serais obligé de ne pas prolonger cet entretien. Vous devez comprendre que je ne me soucie peu de mettre un inconnu au courant des détails de ma vie domestique.

— Nous ne sommes pas tout à fait des inconnus,

monsieur, riposta aimablement le jeune homme avec une exquise politesse. Dès le début, j'ai participé à l'enquête et, à maintes reprises, nous nous sommes déjà rencontrés... Seulement, alors, j'étais bien différent ce ce que je suis aujourd'hui, poursuivit-il, toujours souriant, voyant que le prince marquait quelque surprise. J'étais alors ce vieux M. Thuillier, magistrat retraité et cacochyme dont vous avez peut-être gardé le souvenir.

— Que signifie cette comédie? sursauta Dourkine, fronçant le sourcil. Monsieur le juge d'instruction...

— Monsieur est l'un de mes meilleurs collaborateurs et, sans son aide, nous aurions peut-être mis longtemps à déchiffrer l'affaire de Seyssac, interrompit le magistrat. Monsieur n'est autre qu'un détective privé dont vous avez peut-être entendu parler, M. Jacques de Villefort. Nous sommes amis depuis longtemps, et le hasard, j'allais dire la Providence, l'ayant amené à Bayonne lors du crime que vous savez, il a bien voulu nous seconder dans notre tâche.

— Soit, fit Alexis avec un geste d'indifférence qui déguisait mal une certaine inquiétude.

— Donc, reprenait aimablement Jacques de Villefort, Mme Dourkine et vous faisiez mauvais ménage. Elle est jalouse, vous êtes volage, inconstant. D'autre part, vous ne lui pardonniez pas de vous avoir obligé à venir vous enterrer à Seyssac...

— Monsieur, il me semble que nous nous éloignons beaucoup de l'affaire qui nous préoccupe, lança Alexis.

— Pas tant que vous croyez... Vous aimez la vie facile, monsieur Dourkine, mais pour mener l'existence qui vous convient, il faut de l'argent et vous n'en avez guère, toute la fortune appartenant à Mme Dourkine qui en hérita de son premier mari.

— Abrégez, je vous prie.

— Monsieur Dourkine, au cours de l'existence mouvementée qui fut vôtre, vous avez connu beaucoup de monde... des gens très bien et d'autres qui l'étaient beaucoup moins...

— Si vous n'avez pas d'autre chose à me dire...

Et le prince Dourkine, visiblement à bout de patience, faisait mine de se lever. Un mot de M. Martel l'engagea à reprendre sa place.

— Demeurez, monsieur, ordonnait le magistrat.

Avec humeur, l'autre obéit, croisant et décroisant ses jambes, ce qui dénotait son énervement.

— En poursuivant mon enquête, j'ai retrouvé quelques-uns de vos compagnons, bien peu reluisants, à la vérité, continuait imperturbablement Jacques de Villefort. L'un d'eux a tout particulièrement retenu mon attention et je l'ai ramené à Bayonne pour que M. le juge d'instruction puisse faire sa connaissance... Figurez-vous qu'on a trouvé en sa possesion une trentaine de mille francs dont il n'a pu nous indiquer la provenance... Il prétend les avoir gagnés aux courses, ce qui est bien peu vraisemblable, convenez-en.

Alexis Dourkine, qui affectait de ne point écouter, esquissa un geste d'indifférence. Pourtant, il était évident que, depuis quelques instants, il prêtait attention aux propos du détective.

— Bien mieux, enchaînait celui-ci, poursuivant son monologue, l'individu en question avait sur lui des bijoux ressemblant singulièrement à ceux dérobés à la princesse... Les voici, les reconnaissez-vous, monsieur?...

En même temps, Jacques de Villefort ouvrait une boîte contenant un collier de perles, deux bracelets de platine et trois bagues qu'il poussa devant le Russe. Ce dernier eut pour les joyaux un coup d'œil rapide et une fugitive rougeur empourpra ses pommettes tandis qu'il répliquait précipitamment :

— Oui... Il me semble... Je ne saurais être très affirmatif!

— Examinez-les, prenez votre temps...

— Mieux vaudrait les présenter à la princesse... Elle les connaît beaucoup mieux que moi.

— La femme de chambre Léonie a été absolument catégorique. Ce sont bien là les joyaux dérobés à M^me^ Dourkine le soir du crime... Pour l'instant, cette

identification nous suffit... Pour en revenir au personnage qui nous occupe, nous avons acquis la certitude que, récemment encore, il possédait une motocyclette... Nous avons montré sa photographie au garagiste Simon, de Grenade-sur-Adour, lequel l'a formellement reconnu...

— Alors, cet homme serait l'assassin? s'exclama Dourkine d'une voix altérée.

— C'est probable, d'autant que, si nos renseignements sont exacts, il se trouvait à Biarritz en avril et en mai derniers... peut-être même l'y avez-vous rencontré?...

— Je n'ai revu personne de connaissance durant cette période, coupa précipitamment le prince.

— N'importe, nous serions heureux d'en avoir l'assurance, repartit aimablement Villefort. Aussi, nous allons vous présenter ce personnage.

— C'est inutile... Je vous répète que je n'ai revu aucune de mes anciennes relations, jeta Dourkine, visiblement mal à l'aise.

Mais M. Martel faisait un signe; son greffier, s'étant levé, poussa une porte donnant sur un cabinet voisin et trois hommes parurent.

L'un d'eux, qui avait les menottes aux mains, était un individu de trente-cinq ans environ, de taille moyenne, au nez busqué, aux cheveux châtains, aux yeux sombres. Ses compagnons, des inspecteurs de la sûreté l'encadraient étroitement.

— M. Robert Castéran, un de vos anciens amis, monsieur Dourkine, si je ne me trompe, présenta courtoisement de Villefort.

Le prince qui s'était levé avait légèrement pâli; Castéran et lui échangèrent un rapide regard.

— Bonjour, mon cher prince, commençait le prisonnier avec désinvolture. Ces messieurs m'ont raconté je ne sais quelle histoire à dormir debout à laquelle vous seriez mêlé... Dites-leur donc, je vous prie, que je n'y suis pour rien.

Sous le badinage, on devinait une menace. Mainte-

nant, le regard de Castéran ne quittait plus celui d'Alexis.

— M. Dourkine a reconnu les bijoux trouvés en votre possession et dont vous avez refusé d'indiquer la provenance, comme appartenant à sa femme, intervint le juge.

— Est-ce vrai, mon cher prince? fit Castéran, dont la voix devint dure, sèche.

— C'est-à-dire que je n'ai pas été aussi affirmatif, protesta Alexis avec volubilité. Il me semble bien, en effet... Il y a évidemment une certaine analogie... Mais de là à conclure...

Il pataugeait, s'embrouillant dans ses phrases qu'il ne réussissait pas à achever. Tous les yeux étaient braqués sur lui, et cela aggravait encore son trouble.

— Mon cher prince, vous faites erreur, ricana Castéran. Ces joyaux, qui appartiennent à une très grande dame, me furent confiés par elle pour être vendus à l'insu de son mari... Une grosse note de couturière à payer... Cette dame est une amie d'enfance... je ne pouvais refuser de rendre ce service.

— Evidemment, évidemment, murmura Dourkine.

— Le nom de cette dame? s'enquit M. Martel.

— Ne comptez pas que je vous le révèle, monsieur le juge, fit Castéran en se redressant. C'est un secret, et j'ai donné ma parole d'honneur.

— Que faisiez-vous dans la nuit du 2 juin? questionna le magistrat.

— On me l'a déjà demandé... Je devais me trouver à Paris.

— J'aimerais plus de précision.

— Vous êtes admirable, monsieur le juge!... et si je vous priais de m'indiquer ce que vous faisiez durant la nuit du 22 mai, par exemple, vous en seriez peut-être bien empêché... On ne se rappelle pas toujours l'emploi de son temps à plusieurs semaines de distance.

— Qu'étiez-vous venu faire à Biarritz en avril et mai dernier? reprit M. Martel.

— Me reposer... J'aime tout partculièrement la Côte d'Argent au printemps.

— De quoi vivez-vous, monsieur Castéran?... Jadis, vous avez eu de la fortune, mais depuis longtemps vous avez dissipé celle-ci en menant une existence de débauche.

— Je fais des affaires.

— Veuillez être plus précis.

— Je sers d'intermédiaire aux riches étrangers qui veulent acquérir des autos de grande marque, des tableaux de maître, se procurer rapidement des installations confortables et élégantes, ou connaître à fond la vie parisienne, et ceci rapporte de fortes commissions.

— Pouvez-vous nous indiquer les noms de vos derniers clients?

— Volontiers, seulement vous ne les joindrez point aisément... C'étaient des Américains du Sud et un Japonais... Ils ont quitté la France... Je joue dans les cercles, aux courses, parfois à la Bourse, et comme j'ai assez de chance, j'y gagne facilement ma matérielle, enchaînait Castéran.

— Durant votre séjour à Biarritz, vous fréquentâtes le Casino et les salles de jeu? questionnait M. Martel.

— Bien entendu.

— Le prince Dourkine s'y rendait également volontiers. Il est surprenant que vous ne vous y soyez pas rencontrés...

— C'est pourtant ainsi, intervint précipitamment Alexis. Il y a des mois, pour ne pas dire des années, que je n'avais vu M. Castéran.

— Je suis fâché de vous démentir, lança paisibilement Jacques de Villefort. J'ai retrouvé un croupier qui se souvient parfaitement vous avoir aperçus causant un certain soir dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Cet homme se trompe, protesta Castéran.

— Je ne crois pas, car il vous connaît tous deux parfaitement et sait vos noms.

— Pourtant, il fait erreur, surenchérit Dourkine.

— C'était un vendredi soir. Vous aviez gagné près de cinq mille francs, monsieur Dourkine, cependant que M. Castéran perdait une centaine de louis. Comme il se trouvait complètement démuni, il avait essayé de taper le croupier en question... Ce fut à ce moment que vous vous reconnûtes... Trois jours plus tard, le croupier en question, en passant devant l'Hôtel des Ambassadeurs, où vous habitiez, monsieur Castéran, vit le prince Dourkine y pénétrer.

— Erreur... il y a erreur, proclamèrent les deux hommes d'une même voix.

— Qu'est devenue votre motocyclette, monsieur Castéran? s'enquit le juge.

— Je l'ai vendue à un garagiste de Mont-de-Marsan, car elle était quelque peu usée.

Il y eut une minute de silence, Castéran et Dourkine souriaient, se remettant de l'alerte du début. Jacques de Villefort reprit :

— Donc, vous niez toute participation au crime de Seyssac, monsieur Castéran?

— Je vous l'ai déjà dit vingt fois... Je ne suis pas un malfaiteur... Pourquoi aurais-je été assassiner le prince Dourkine et sa femme, puisque de votre aveu même, j'étais au mieux avec le premier?... Cela ne tient pas debout.

— Je vais être obligé de vous rafraîchir la mémoire et de vous expliquer comment les choses se sont passées, fit de Villefort avec une douceur angélique. Vous détestiez votre femme, prince Dourkine, car elle entravait votre liberté, menaçant à chaque instant de vous couper les vivres. C'est alors que peu à peu l'idée vous vint de vous débarrasser d'elle, d'autant que, par testament, vous vous léguiez mutuellement vos biens au dernier vivant. Les documents en question sont déposés chez Me Barillac, notaire à Bordeaux... Seulement, pour perpétrer ce crime, il vous fallait un complice, de façon à ce que les soupçons ne se portassent point sur vous...

— Vous imaginez cela de toutes pièces! protesta le Russe qui avait frémi imperceptiblement.

— C'est alors que vous fîtes la rencontre, à Biarritz, de votre ami Castéran... Vous étiez faits pour vous entendre et très vite vous tombâtes d'accord. Castéran se chargeait de la sinistre besogne, moyennant quoi vous lui remîtes immédiatement les cinq mille francs gagnés au jeu ce soir-là... A la caisse du casino, où vous changeâtes vos plaques et vos jetons, on avait pris les numéros des billets qui vous furent données. Le lendemain, M. Castéran y venait faire la monnaie de ces mêmes banknotes... Le caissier viendra en témoigner... Vous voyez bien que vous étiez parfaitement d'accord, puisque l'argent gagné par l'un, se retrouvait vingt-quatre heures plus tard entre les mains de l'autre.

— Vous vous trompez, murmura Dourkine, livide à force de pâleur.

— La veille du crime de Seyssac, Castéran a acheté dans un magasin de Bordeaux un loup de satin noir, prétendant devoir se rendre à un bal masqué. C'est celui qu'il portait au moment de l'attentat. Celui-ci fut fort bien organisé... Castéran devait vous blesser légèrement, afin de sauver les apparences, et tuer votre femme... Heureusement, il ne fit que blesser grièvement cette dernière et, la croyant morte, il revint tranquillement au château où, avec votre consentement, il força le secrétaire aux trente mille francs...

— Aimable fantaisie que tout cela! ricana Castéran fort troublé.

— Il avait été convenu entre vous que l'argent et les bijoux demeureraient la propriété du meurtrier, poursuivait paisiblement de Villefort. C'est ce qui eut lieu, puisque nous les avons retrouvés en votre possession, Castéran. C'était votre part de butin, le prix du sang! Pour Dourkine, il héritait de toute la fortune de sa femme.

Castéran ne souriait plus. Il comprenait que sa position devenait mauvaise, les preuves de sa culpabilté s'accumulant peu à peu.

— Le garagiste Simon vous a identifié, ajoutait le juge.

De nouveau, ce fut le silence. Dourkine, la physionomie durcie, réfléchissait.

— J'ignore ce qu'a pu faire M. Castéran, déclara-t-il. En tout cas, je ne l'ai pas reconnu dans l'agresseur qui me frappa; pour moi, je ne vois pas pourquoi vous me mêlez à cette affaire, car enfin vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez.

— Simplement des présomptions, je le reconnais, fit de Villefort. Aussi, prince, vous allez être mis en liberté. Castéran, qui s'est fait pincer, paiera seul et pour tout le monde.

Le Russe laissa échapper un soupir de soulagement; déjà il se levait pour partir, lorsque la voix de Castéran éclata :

— Ah! mais non! Il ne sera pas dit que j'écoperai pour les deux...

Brusquement retourné, Dourkine lui adressa un furtif signe d'intelligence, mais l'autre ne le vit point ou plutôt refusa d'en tenir compte. Sa perte était certaine, il ne le comprenait que trop, et dans sa fureur de se voir pris, il prétendait entraîner avec lui son complice, l'instigateur du drame.

— Les choses se sont bien passées comme vous le dites, poursuivait-il rageusement. Oui, c'est Dourkine qui m'a embarqué dans cette affaire qu'il affirmait sans risques.

— C'est faux! Vous mentez, cria le prince furieux.

— Je dis la vérité!...

Castéran donnait des précisions, citait des détails, dans son acharnement à perdre son ami. Une scène tumultueuse s'ensuivit. C'est ce qu'avait prévu Jacques de Villefort. Mantenant, les deux hommes s'injuriaient, se menaçaient, s'accusaient.

A la fin, Dourkine, confondu, cessa de se défendre. Peu après, il entrait à son tour dans la voie des aveux.

La cour d'assises des Landes condamna les deux misérables, Castéran aux travaux forcés à perpétuité, Dourkine à sept ans de réclusion. Marie-Thérèse, réta-

blie, parut au procès, et son témoignage fut accablant pour son mari.

Le lendemain du jour où fut rendu le verdict, une jeune fille pleurait dans sa petite chambre, à Mucillac. Près du lit sur lequel elle sanglotait, un journal gisait, froissé. C'était sa lecture qui avait causé le désespoir de la pauvre enfant.

Rosine Hertang pleurait son bel amour brisé, ses rêves de bonheur anéantis!... L'homme auquel elle s'était donnée, en qui elle avait cru, n'était qu'un malfaiteur, un assassin!...

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'aventure sur la route

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 19-5-37

LISEZ CHAQUE SEMAINE

Nos collections populaires :

« LE LIVRE ÉPATANT » .... 1 fr.

« LE PETIT LIVRE » ..... 1 fr.

« LE PETIT ROMAN » ..... 0 fr. 50

« LE ROMAN D'AMOUR ILLUSTRÉ » ... 0 fr. 60

Dans chaque fascicule un roman complet, présenté sous couverture illustrée en couleurs.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris 14e.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177 route de Châtillon, Montrouge.
(*Made in France*)